





LE VER A SOIE.

POËME.

IMPRIMERIE DE Mme Ve BOUCHARD-HUZARD, RUE DE L'ÉPERON, 7.



LE
VER A SOIE,

POEME EN DEUX CHANTS,

DE MARC-JÉROME VIDA,

TRADUIT EN VERS FRANÇAIS, AVEC LE TEXTE LATIN EN REGARD,

PAR MATTHIEU BONAFOUS,

DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE.

Rex est librorum Vidæ.
SCALIG.

SECONDE ÉDITION.

PARIS,

Mme Ve BOUCHARD-HUZARD, RUE DE L'ÉPERON, N° 7.

CHALLAMEL, RUE DE L'ABBAYE, N° 4.

MDCCCXLIV.

La première édition de cet ouvrage, publiée en 1840 et tirée à cent exemplaires, n'est point entrée dans le commerce de la librairie.

A FRANKIN-BONAFOUS,

MON PREMIER FRÈRE

ET

MON PREMIER AMI.

PRÉFACE.

Durant le siècle des Médicis, à une époque où l'art de produire la soie avait un attrait primitif qui saisit et charme l'imagination, un illustre prélat, Marc-Jérôme Vida, voué tout à la fois au ministère

des autels et au culte des muses, jetait sur l'insecte fileur le même intérêt et le même éclat que Virgile avait répandus sur l'abeille, dans le siècle d'Auguste. Le barde de Crémone fit un être poétique de l'humble et précieuse chenille que deux pauvres religieux avaient dérobée, du temps de Justinien, aux plus riches nations de l'Asie.

Néanmoins, Marc-Jérôme Vida, à qui les lettres latines doivent le poëme *De bombyce,* publié à Rome en 1527, et réimprimé plus de trente fois dans le cours de trois siècles, n'a pas le premier célébré l'industrie du ver à soie. L'ouvrage le plus ancien que je connaisse est le poëme intitulé, *Bombyx,* composé dans le xvᵉ siècle par Louis Lazzarelli, qui avait reçu la cou-

ronne de poëte des mains mêmes de l'empereur Fréderic III. Plus tard, en 1510, Giustolo, l'historiographe et le panégyriste de César Borgia, fit paraître un poëme sous le titre, *De sere, seu de setivomis animalibus*, dans lequel, entre autres idées extraordinaires mêlées à d'utiles enseignements, le poëte émet celle que la musique instrumentale exerce une influence salutaire sur cet insecte. Mais, hâtons-nous de le dire, Marc-Jérôme Vida, qui voyait dans le travail merveilleux du ver à soie une trace de l'intelligence divine, surpassa bientôt ses plus habiles devanciers. Il prêta à son insecte un cœur, des sentiments généreux, des facultés qui tiennent le milieu entre l'instinct et la raison; et, de la courte existence de

ce chétif animal, le poëte fit un drame qui émeut et tient l'attention constamment éveillée. La sécheresse didactique disparaît dans son œuvre sous le charme d'une poésie fraîche et harmonieuse où l'enchaînement des préceptes s'unit avec adresse à des fictions pleines d'images et d'originalité. Si le chantre de Crémone n'a pas toutes les connaissances que le sujet de son poëme aurait demandées, Marc-Jérôme Vida, observe le spirituel continuateur de Ginguené, rachète ce désavantage par la vivacité du style et par la grâce des épisodes qui nous intéressent aux vicissitudes de son peuple industrieux et paisible : il nous attache à ses destinées ; souvent nous tremblons sur ses dangers, comme nous partageons ses triomphes. Il n'y a pas d'autre

poëme didactique, ajoute le savant auteur, dont l'unité et l'intérêt soient mieux soutenus jusqu'à la fin (1).

Mais cette gloire n'est pas la seule de Vida : dépouillé de son éclat poétique, son ouvrage, malgré quelques écarts, défaut du temps plutôt que du poëte, est digne encore d'intéresser l'agronome et le naturaliste. Les règles les plus essentielles de l'art d'élever les vers à soie, quoique moins perfectionnées alors qu'aujourd'hui, s'y trouvent décrites. Vida, comme les maîtres de la science, veut un atelier bien abrité, aux murs blancs et polis, n'offrant aucun accès aux ennemis naturels du ver à soie, des

(1) Salfi, *Continuation de l'Hist. litt. d'Italie.*

tablettes solides et spacieuses et une douce ventilation. Rien n'échappe à notre poëte, ni la division des insectes en plusieurs catégories d'individus égaux, ni les *dédoublements* rendus si faciles par l'emploi des filets, ni les *délitements*, qui permettent seuls de faire régner dans leur demeure une indispensable propreté, ni les précautions à prendre pour avoir toujours une provision assez considérable de feuilles. Il donne d'utiles préceptes sur la nourriture des vers, dans leur jeunesse, et sur la nécessité de sacrifier ceux qui traînent une vie languissante; il décrit avec exactitude leurs laborieuses métamorphoses.

Pour reproduire cette création du poëte latin dans une langue qui refuse d'exprimer

les choses techniques, moins par impuissance que par une orgueilleuse délicatesse, il m'eût fallu hériter du brillant pinceau de Jacques Delille, ou manier le crayon fidèle des Mollevaut et des Pongerville, qui ont su décalquer, pour ainsi dire, les écrits de Virgile et de Lucrèce. Aussi aurais-je été plusieurs fois sur le point d'abandonner la lutte, si mon admiration pour le chantre du ver à soie et l'intérêt du sujet n'eussent soutenu mes forces. Par bonheur encore, le poëme que j'ai traduit n'avait rien d'étranger à mes études agronomiques : ce poëme traite d'un art au progrès duquel je me suis dévoué. Puisse l'ami des champs et de la poésie géorgique retrouver dans ma traduction une

part de la jouissance que j'ai éprouvée moi-même à lui consacrer mes loisirs! Il accueillera cette œuvre avec bienveillance, s'il est persuadé, comme l'a exprimé un célèbre critique, qu'il n'est pas moins difficile de faire passer du latin en français les détails des travaux rustiques, que de les faire entrer dans un ouvrage original (1), et qu'il serait injuste, Delille nous l'a dit, de comparer chaque vers du traducteur au vers du texte qui y répond : c'est sur l'ensemble et l'effet total de chaque morceau qu'il faut juger de sa valeur.

Aujourd'hui que l'essor donné de toutes parts à la production de la soie agrandit

(1) La Harpe, *Cours de littérature*.

la sphère de l'économie rurale, ma version du poëme de Marc-Jérôme Vida, accompagnée de notes explicatives, joindra, je l'espère, au mérite de l'opportunité, celui de révéler pour la première fois aux muses françaises l'œuvre ingénieuse d'un poëte que le jugement de Pope a placé aussi près de Virgile que Crémone est près de Mantoue :

« Cremona now shall ever boast thy name,
As next in place to Mantua, next in fame. »

LE VER A SOIE.

POËME.

PREMIER CHANT.

LIBER PRIMUS.

Quos mores, quas aut parvis reptantibus artes
Juppiter addiderit, quæ fila tenacia Serum
Ore vomunt saturæ, vos mecum evolvite, Nymphæ
Seriades : vos lanifici gregis aurea nostis

PREMIER CHANT.

Filles de Sérius, gloire de ma patrie[1],
Célébrez avec moi les mœurs et l'industrie
De l'insecte rampant, qui, du fil le plus beau,
Ourdit ses réseaux d'or et se tisse un tombeau.

Munera, quæ pater Italiæ prior intulit olim
Serius, hùc patriis Serum devectus ab oris.
Tuque ades, et nostro succurre, ISABELLA, labori,
Nympha, Padi in ripâ, magnis è regibus orta,
Quæ gentem pulchrâ auxisti pulcherrima prole
Gonzagam, exiguis ades hùc non aspera cœptis.
Et vos ô placidæ properate, ubi quæque, puellæ :
Vestrum opus, hos vestros faciles hic discite cultus.

Id tineæ in sylvis, multis volventibus annis,
Gentibus ignotum vixit genus : aurea frustrà
Edebant opera, umbriferis pendentia ramis :
Nam pluviæ, latèque immites omnia venti
Vastabant, tenui nec honos, nec gloria filo
Ulla erat : in sylvis ceu quondam more ferarum
Degebant homines, antiquo robore nati :
Nondùm urbes, nondùm certos gens dura penates
Noverat, aut ullas vitam excoluisse per artes.
Verùm postquàm homini divini est muneris usus

Des champs de la Sérique où régnaient vos ancêtres [2],
Il est venu parer nos demeures champêtres.
Et toi, jeune ISABELLE, héritière, à la fois [3],
De la beauté des dieux et du sceptre des rois,
Protége mes travaux, accepte un pur hommage;
Et, d'un œil maternel, vois briller ton image
Sur le front de ton fils, Gonzague aux nobles traits,
Riche de tes vertus et beau de tes attraits.
Et vous, vierges des champs, vierges aux doux prestiges!
Venez, ma muse en paix suit vos heureux vestiges.

Inconnu des humains, le Ver industrieux [4]
Habita trop longtemps les bois mystérieux,
Où, suspendant sa trame aux arbustes rustiques,
Il cachait ses trésors sous leurs légers portiques.
Le concours ennemi de la pluie et des vents
Dispersait dans les airs tous ses voiles mouvants,
Et tel que nos aïeux, aux premiers jours du monde,
Il errait dans les bois comme un reptile immonde.
C'était l'âge où vivaient nos ancêtres épars,
Sans cultiver la vie avec le soc des arts.

Traditus, in tectis, atque intra septa domorum
Sylvestres tineas alere, atque impendere curam
Cœpit : opes multi hinc ad summas emersêre.

Quamvis esse aliquas etiam nunc fertur in oris
Longè aliis gentes, quæ nondùm in tecta relatas
Per lucos errare sinunt, nulloque labore
Fila suo carpunt oneratis mollia ramis.
Namque malo assuetæ arboribus frondentibus illæ
Pubentes sylvas, et quæque tenerrima carpunt,
Injussæque instant operi : non horrida multùm
Flabra nocent, neque provisi prudentibus imbres.
Quippè, ubi senserunt in nubes aera cogi,
Diffugiunt trepidæ, foliisque sub omnibus hærent :
Securæque hyemis velut altâ ex arce sonantes
Accipiunt Austros, pulsataque robora nimbis.
Sed tu ne, moneo, in sylvis permitte vagari
Incustoditas, nec curam adhibere recusa
In tectis : hujus non gratia parva laboris.
Haud longum tempus fluet, et jam stamine multo
Dives eris, filoque ibis spectabilis aureo.

Mais, quand l'homme eut quitté sa demeure sauvage,
Il offrit à l'insecte un utile servage,
Le ravit aux hasards qu'il courait dans les bois;
Et le luxe bannit la misère aux abois.

Vers la plage lointaine, on dit qu'à l'aventure[5]
Cet insecte erre encor sous les toits de verdure,
Et qu'une main furtive enrichit les hameaux
De sa brillante soie enlacée aux rameaux.
Là, ce noble ouvrier, rebelle à l'esclavage,
Se repaît, à son gré, du plus tendre feuillage;
Et, lorsque l'Aquilon, déchaîné dans les airs,
Précipite sa course à travers les éclairs,
Ou condense en nuage un ciel noir qu'il maltraite,
Sous la verte feuillée il est une retraite,
Citadelle élevée, où, trompant tous les yeux,
L'insecte se dérobe à la fureur des cieux.
Pourtant ne laisse pas ce vermisseau sans guide
S'égarer dans les bois; mets-le sous ton égide:
Un jour tu le verras, prodigue de bienfaits,
Livrer ses fils dorés à tes vœux satisfaits.

Principio, ne te lateat quæ tradita agendæ
Sint illis vitæ spatia : brevis omnibus ætas :
Vix ulli Lunæ completur tertius orbis,
Et nunquàm ex sese prolem vidêre creatam.
Intereunt omnes, pecus occidit omne quotannis,
Et cunctam evertunt fera fata ab origine gentem.
Immortale tamen restat genus his, neque morti
Est penitùs locus, æternum nam semina durant.
Ceu quondàm sylvæ si fortè aut frigore diro,
Aut æstu arescant summæ, tamen abdita quædam
Vitalis superat vis in radicibus imis,
Et, trunco exciso, nova vere repullulat arbos:
Non secùs extinctis bombycibus annuus ortus :
Usque nova in regnis proles succedit avitis.
Ne verò ante diem, sed tempestiva creata
Sit soboles : veto ne revoces in luminis oras
Progeniem extinctam, attonsis cùm gramina campis
Nondùm ulla, aut frondes apparent arbore nullæ.
Ante novâ incipiat morus revirescere sylvâ:
Neve fames teneris, neve obsint frigora alumnis.
Ipsi etiam morum agricolæ, ne tempora fallant,
Observare solent : nam cùm sese illa virentem

Les dieux de sa carrière ont marqué la limite[6] :
Phœbé n'a pas trois fois parcouru son orbite,
Que d'une vie errante il achève le cours,
Sans voir naître les fils de ses tendres amours.
Mais, si de ses enfants la troupe moissonnée
Sous la faux de Saturne expire chaque année,
Son sang est immortel, telle est la loi du sort[7] :
Le germe de la vie est vainqueur de la mort.
Ainsi, lorsque des bois l'été brûle la cime,
Ou que, dans ses rigueurs, l'âpre hiver les décime,
De leur force vitale assurant le destin,
Le pied du tronc coupé produit un jet certain,
Et, quand à l'univers le printemps se révèle[8],
L'arbre voit prospérer sa famille nouvelle ;
Tel est du Ver fileur l'avenir glorieux,
D'innombrables enfants succèdent aux aïeux.
Mais ne t'empresse point de rallumer la vie
De ce grand peuple éteint... Si, malgré ton envie,
Les forêts et les champs ne reverdissent pas,
Les frimas et la faim lui donnent le trépas ;
Attends que le mûrier, festonné de verdure,
Présage le départ de la triste froidure :

Induit in frondem, nostris tum protinùs oris
Excessisse hyemem, et manes abiisse sub imos
Nil dubitant, nec sæva ultra pecorive satisve
Frigorave, glaciemve timent, canamve pruinam.

Prætereà tibi Lunai gelidæ incrementa
Sunt servanda ; senescentis fuge tempora læva :
Nec tùm etiam liquidis cùm sese nuper ab undis
Extulit Oceani, pallentesque humida vultus
Ostendit, gracili incedens per inania cornu,
Utile erit teneros ovis excludere fœtus.
Expecta cùm plena animis, cùm lumine largo
Solis ab igne tumens, altumque per æthera vecta,
Carpit iter, fratremque audet se attollere contrà.
Tùm fas fœturæ, tùm justum incumbere tempus :
Quandoquidem validas crescenti à lumine vires
Semina concipiunt genitalia : tum favet æther,
Majoremque trahunt nascentia membra vigorem.

Des jours les plus riants fidèle messager [9],
C'est lui dont le feuillage avertit le berger
De paître ses brebis, sans craindre les menaces
Des brumes et du froid, de la neige et des glaces.

De la blonde Phœbé suis le cours inégal [10]:
Le déclin de son disque est un signe fatal.
Ne va pas exposer ton insecte éphémère,
Quand la reine des nuits, du sein de l'onde amère,
S'élevant dans les cieux, sans force et sans couleurs,
Te dérobe à demi son front baigné de pleurs.
Mais, si le roi du jour lui cède sa couronne,
Si d'un voile de feu sa face s'environne,
A l'embryon captif va consacrer tes soins [11];
Préside à sa naissance, et veille à ses besoins.
Liée à nos destins, sur tout ce qui respire
La croissante Phœbé signale son empire,
Et, ranimant des corps la secrète langueur,
Elle augmente des Vers la naissante vigueur.

Quo foveas autem pacto? mos ipse fovendi
Haud simplex : sunt quæ calido sub sole relinquunt
Ova, recens donec fœtus in luminis auras
Prodierit : tu conde sinu velamine tecta,
Nec pudeat roseas inter fovisse papillas,
Si te tangit honos, et flavi gloria fili.
Cùmque dies alterque dies processerit, ecce!
Cernere erit formis animantia fervere miris.

Ante opus omne tamen pete matutina Deorum
Limina, ferque preces supplex, Divisque litato
Auspicibus cunctorum operum, cùm manè sacerdos
Sinceram Cererem, et Lenæum libat honorem.
Nec non lanicii florem velamina prima
Suspendes templis : avertunt omnia fœtu
Munere placati Superi mala, frigora, et æstus,
Et quæ multa solent bombyci instare pericla.

Veut-on les éveiller dans leur coque arrondie?
Il est divers moyens que l'adresse étudie :
Souvent tu verras naître un essaim précieux
Au soleil qui réchauffe et la terre et les cieux.
Mais toi, chaste beauté, toi, si tu veux me croire,
Si tu veux de la soie et l'honneur et la gloire,
Pour remplacer les feux de l'astre matinal,
Cache leurs grains féconds dans ton sein virginal [12] :
Mille atomes vivants, à l'heure où tu reposes [13],
O merveille! naîtront sur tes lis et tes roses.

Cependant des travaux n'ouvre jamais le cours [14]
Sans demander aux dieux leurs célestes secours.
Que tes pieux accents chassent les maléfices,
Et, lorsque le pontife apporte aux sacrifices
Le généreux nectar et l'utile froment,
Décore les autels d'un superbe ornement [15]
Formé de la toison de tes légers reptiles :
Les présents faits aux dieux rendent les dieux faciles.
Ils banniront au loin ce cortége de maux
Qui mettent en péril nos frêles animaux.

Interea populis sedes, et tecta futuris
Ipse novare jube, tabulataque victa senectâ :
Non aptæ sine sole domus, sine luce penates.
Sed duplices rectâ lumen regione fenestræ
Admittant, quarum surgentes altera Phœbi
Spectet equos, fessos contra altera, jamque cadentes
Tùm vitri pellucentes opponere quadras
Hinc atque hinc jubeo, lini aut firmissima texta,
Ut neque concutiant venti, neque nubila nimbis
Conspergant, obsitque intùs penetrabile frigus.
Nec postrema fuit cautis prætendere cura
Retia rara : avium insidias, et callida furta
Averte : illudit passer custodibus olim
Improbus, illudit chortis cristata volucris.
Dant stragem passìm rostris immitibus, implentque
Ingluviem, ac vivo viva abdunt corpora busto.

Nec, quibus est tineæ felicis copia multa,
Parietibus sedem affigunt, sed quatuor æquis
Tectorum in medio erectis hinc indè columnis
Plurima suspendunt tabulata, aulæque per altos

Prépare une demeure à la naissante race,
Où de l'affront des ans rien ne marque la trace.
Qu'une double ouverture épanche en leur maison [16]
Les clartés du soleil, les feux de la saison,
Dès qu'à la fraîche aurore, en éclairant le monde,
Les coursiers de Phœbus sortent du sein de l'onde,
Et lorsqu'à l'occident, avides de repos,
Ils plongent, fatigués, dans l'abîme des flots.
L'air est-il menaçant? je veux que des vitrages
Ou des tissus de lin répriment les outrages
Des vents tumultueux, des torrents de l'été,
Et des froids, précurseurs de la mortalité.
Les coqs, les passereaux, impitoyable engeance!
Doivent fuir ton essaim et craindre ta vengeance,
Ou leur bec ennemi, partout le poursuivant,
De corps vivants remplit un sépulcre vivant.

Sous le toit protecteur, à l'abri des orages [17],
Que des lits de roseaux, disposés en étages,
Non sans fixer leurs bords à d'agrestes piliers,
Offrent au Ver fileur de vastes ateliers;

Surgunt mille gradus, digestæque ordine sedes.
Tuque etiam, variæ ut nequeant irrepere pestes,
Parietis antiqui vitium ne neglige segnis :
Sed calce, aut cretâ linito, atque angusta viarum
Quæque time : mus sæpè cavis sese abdidit imis,
Luce latens, at cùm in tenebris cinis occulit ignem
Sopitum, indulgetque gravi custodia somno,
Improbus egreditur tutis ad furta latebris,
Et citus irreptat tabulis, sævitque per omnes
Cæde madens aulas, prædamque avertit ab altis
Porticibus satur, atque cavis epulatur in antris.
Molire insidias, deceptum carcere claude,
Ignarusque doli ipse sibimet vincula nectat,
Dùm petit ostensam confidentissimus escam.
Quædam etiam trabibus, quibus omnis machina rectis
Nititur, auxiliantur, et imas sentibus armant,
Sentibus, et tribulis, ac juniperi hirsutæ
Vulnificos addunt gladios, circùm undique ut hostis
Indeprensus eat saltem per vulnera mille,
Nec referat captam multo nisi sanguine prædam.

Et, pour en écarter la mort qui le menace[18],
Des lambris dégradés réparant la surface,
Revêts les murs de chaux ou d'un ciment poudreux
Qui détruise les nids des insectes nombreux.
Appréhende le rat : ce cruel parasite[19]
Se tapit sourdement dans le creux qu'il habite ;
Mais, vers l'heure où la cendre étale un voile épais
Sur le foyer mourant, quand tout sommeille en paix,
Le féroce animal, qui tombe sur sa proie,
Dans son antre profond la dévore avec joie.
Oppose à ses fureurs un satellite actif :
Qu'entraîné dans un piége il y tombe captif,
Ou, présentant l'amorce à son instinct vorace,
Qu'un trépas mérité frappe une indigne race.
Que la ronce à ton peuple offre de toutes parts
Son invincible glaive et ses fermes remparts ;
L'ennemi, qui ne peut se soustraire aux épines,
Arrosera de sang ses nocturnes rapines.

Verùm age, vix tenebras pepulit lux tertia rebus,
Ecce sinu incipiunt tepido calefacta moveri
Semina, jam visenda novis animalia formis
Irrepunt, passìmque albis mantilibus errant.
Nec verò jam tùm hæc thalamis sublimibus infer:
Exiguus primùm capiet sobolem locus omnem,
Corpore deindè auctæ cunabula prima relinquent.
Tùm cunctam in populos, in vicos divide gentem,
Divisasque dabis sedes, secretaque regna.
Nec satis hoc semel: at quoties his arcta videbis
Esse domus spatia, augentur dùm corpora cuique,
Has toties legere, inque novas diducere sedes
Ne dubita, donec tabulas impleveris omnes.

Nec tamen intereà parvas non pascere oportet.
Ut primùm hauserunt cœli auras, pabula poscunt,
Assuescunt jam tùm dapibus, mensasque requirunt.
Sed prodest, nondùm thalamos experta puella
Prima manu tenera teneras si pascat alumnas.
Primam autem mori pubem, atque tenerrima semper
Quæque legunt, dùm grex tener est, atque inscius ævi.
Continuò veterum veluti memor ille parentum

Dès que l'astre du jour, dans son rapide essor[20],
A dénoué trois fois sa chevelure d'or,
Les vermisseaux, cachés sous un léger corsage,
Échappent aux liens de leur doux esclavage;
Et sur de blancs tissus, aux rayons matineux,
Ils roulent de leurs corps et déroulent les nœuds.
Qu'un modeste berceau protége leur enfance;
Mais, quand leur corps s'accroît, ce réduit les offense;
Dès lors, dans leurs cités, hâte-toi d'appeler
Les paisibles tribus qui doivent les peupler;
Et, dès que s'agrandit la famille ouvrière,
De tes colons sans nombre élargis la carrière.

A peine du soleil contemplent-ils l'éclat,
Prépare aux nouveau-nés un banquet délicat.
Que la nymphe des champs, dont jamais l'hyménée[21]
N'inclina le beau front, soit seule destinée
A veiller sur les jours de tes peuples naissants.
Qu'elle cueille pour eux les bourgeons nourrissants;
Un invincible instinct, un tact héréditaire
Leur feront distinguer la feuille salutaire

Agnoscit vescas frondes, ipsasque recentes
Deposcit: nam si plenis serventur in horreis
Hesternæ, dulcis succi corrumpitur aura,
Et sapor ingratus subit, atque inamabilis haustu.

Manè petunt igitur sylvas, et quæque reportant
Pabula lecta die famulæ, gratumque laborem
Sortitæ inter se folia illibata canistris
Expediunt, legit illa, domum fert altera lecta,
Instaurant aliæ mensas, epulasque ministrant:
Pabula larga superjaciunt pecus omne tegentes.
Protinùs emergunt tineæ, folioque jacenti
Victrices super assistunt, omnisque juventus
Vescitur, atque avidæ dapibus implentur opimis.
Fit strepitus longè, qualem olìm sæpè solemus,
Cùm pluit, in tecto clausis audire fenestris.
Nec mora, nec requies: properant, et grandia morsu
Attondent folia emensæ, redeuntque, iterùmque
Incumbunt, longam nequeunt explerier alvum,
Dùm superant frondes, et plenæ pabula mensæ.
Tuque ideò parcis epulas moderare canistris,

Du feuillage flétri, dont le suc altéré
Apporte à leur jeunesse un mal invétéré.

Qu'au réveil du matin, d'agiles ouvrières
Enlèvent aux forêts les feuilles printanières;
Que chacune, docile et d'une égale ardeur,
Se presse d'accomplir une part du labeur.
Celle-ci gravit l'arbre, et sa main réjouie
Détache sans efforts la feuille épanouie;
L'une, sous le butin, fait courber l'humble osier,
Et l'autre le transporte au gîte hospitalier.
Le rustique banquet à l'instant se couronne
De mets délicieux que ton peuple environne;
Et, tandis que les Vers, de feuillage ombragés,
Font un bruyant festin dans leurs parcs étagés,
Leur doux bruissement ressemble au doux murmure [22]
De l'eau tombant du ciel sur un toit de verdure.
Ni calme, ni retard : dans leur avide essor,
Ils mordent le feuillage et le mordent encor :

Terque die tantùm pasces, nam prodiga cunctam
Si frondem simul effundas, sine more, dapesque
Accumules, mensasque oneres, avertitur ultrò
Ingratam saturum morum pecus, atque repentè
Ipsa parit largi fastidia copia victus.
Paulatìm invita : metuant sibi pabula semper
Deficere, expectentque dapes : priùs injice ludens
Frondem unam, ac certare sine, illæ protinùs omnes
Arrexêre animos cupidæ, prædamque capessunt
Certatìm, pariterque ingens subit ardor edendi.
Tùm demùm solitas epulas effunde canistris,
Dùm dapis optatæ fuerit compressa libido.
Sed ne longa fames noceat tamen aspice prudens,
Dùm nimiùm differs epulas, et gaudia mensæ.
Nam soliti impastis si desit copia victus,
Nulla mora est, miseras macies deformat iniqua,
Pabula deinde parùm exhaustis duplicare juvabit,
Et vix longa dies lapsas in pristina reddet.
Dira fames adeò nocet, ac penuria edendi.

Ce vorace appétit décèle leur jeunesse.
Que ta main libérale, ouverte avec sagesse[23],
Divise en trois festins la pâture du jour :
Au matin, vers midi, quand l'ombre est de retour.
Si tes dons, épanchés d'une main trop facile,
Décorent le banquet d'une pompe inutile,
Les nombreux commensaux, sous ce poids affaissés,
Dédaignent les bienfaits dont tu les as lassés.
Sache imposer un frein aux gourmands intrépides :
Le repas différé rend les mets plus sapides.
Quelques brins de feuillage, échappés, incertains,
Serviront de prélude aux charmes des festins.
Mais alors, si tu vois leur famille ondoyante
Déchirer à l'envi la feuille verdoyante,
Le moment est venu de combler leur désir :
Verse-leur à longs traits la coupe du plaisir.
Crains, toutefois, que l'art d'amorcer les convives,
En servant le repas à des heures tardives,
Ne trompe ton espoir : d'un banquet trop frugal
Le retour indécis est un retour fatal.
Ajoute à leurs festins, mais crains encor leur perte,
Tant nuit aux vermisseaux la faim longtemps soufferte !

Quin etiam haud parvi mutari pabula refert.
Est bicolor morus, bombyx vescetur utraque,
Utraque grata illi : cui verò assuerit, eandem,
Nigra, albensve fuat, nullo discrimine amabit,
Quamvis Ausoniis laudetur nigra puellis.

Fortè etiam si deficiant folia omnia mori,
Et subitò sylvæ (Dii talem avertite casum!)
Thysbææ arescant nimio æstu, aut frigore, quæris
Quasnam tùm, pereant ne res tibi funditùs omnes,
Bombyci jubeam legere, et summittere frondes.
Orandi Superi eveniant ne talia nobis.

Si tamen urgeris, conscendat robora pastor
Ulmea per sylvas, et summa cacumina carpat:
His etenim arboribus multùm est affinis origo.
Jamque ideò agricolæ morum didicêre per agros
Inserere umbrosæ ramis ingentibus ulmi,
Et steriles sylvæ nunc dant bicoloria mora.

D'inégales couleurs le mûrier revêtu[24]
A pour le Ver à soie une égale vertu ;
Il nourrit, noir ou blanc, la jeune colonie[25],
Mais le noir est plus cher aux filles d'Ausonie.

Quand les feux du soleil assiégent les coteaux,
Si l'arbre de Thisbé voit flétrir ses rameaux,
Quel aliment donner à ton peuple innombrable ?
Nous préservent les dieux d'un sort si déplorable !
L'arbuste desséché verdira, si tu veux
Faire monter au ciel ta prière et tes vœux :
« Versez, dieux bienfaisants ! sur la terre embrasée
« Une féconde pluie, une fraîche rosée. »

Cependant, si le ciel nous accable de maux,
C'en est fait des mûriers ! ébranche les ormeaux.
De l'orme et du mûrier, ô sort digne d'envie[26] !
Lorsque l'un cède à l'autre un germe de sa vie,
L'arbre aux rameaux couverts d'un feuillage emprunté
Nous cède les trésors de sa prospérité.

Sunt aliæ, quæ, si fœtus sibi nascitur antè
Quàm Thysbæa novis adolescat frondibus arbos,
Urticamque, rubosque legunt, dùm plurimus humor
Vere subest : at tu teneris tunc parce puellis ;
Crura, manusque arment facito : nec robora dura
Ascendat permitte in sylvis innuba virgo :
Verùm operum patiens anus, et cui durior annis
Sit cutis (ingratæ facilis jactura senectæ),
Munere fungatur tali, ne fortè quis altis
Egressus sylvis Satyrorum è gente procaci
Suspiciat, teneræque pudor notet ora puellæ.

Illa quoque in primis cura est, ut pabula semper
Sicca legant, nullâque fluant aspergine sylvæ
Aut pluviæ, aut roris nocturni; quippe venenum
Sæpè fuit, quamvis tenuis, bombycibus humor.
Nunquàm igitur, cùm nox horis silet intempestis,
Accedant sylvam : expectent dùm gurgite Eoæ
Tethyos exierit, sursùmque eduxerit omnem
Collectum noctis humorem purpureus Sol,
Et jam tres scandens supera alta peregerit horas.

Au départ des hivers, si les frêles reptiles
Sortent, inattendus, de leurs coques fertiles,
Et que l'arbre frileux, sans feuilles, sans rejets,
Refuse de nourrir tes folâtres sujets,
Une main vigilante, à leur plaire empressée[27],
Ira couper l'ortie ou la ronce élancée :
Toi, vierge délicate, évite les dangers
Qu'un aiguillon cruel offre à tes doigts légers ;
Et que celle dont l'âge a moissonné les charmes
Gravisse l'arbre altier, sans frayeur, sans alarmes :
Alors, sorti des bois, le satyre effronté
Ne fera pas rougir la pudique beauté.

Que les heureux troupeaux, rangés sous ton égide,
Ne reçoivent jamais une pâture humide :
Les fraîcheurs de la nuit, les larmes du matin[28]
Distillent goutte à goutte un perfide venin.
De l'arbre de Pyrame épargne les ombrages,
Jusqu'à l'heure où Phœbus, sur les verts pâturages,
De l'Aurore naissante aura séché les pleurs,
Et répandu l'éclat de ses vives couleurs.

Quod si fortè etiam fuerit tunc humida sylva,
Ut potes, è foliis stillantem decute rorem.
Profuit, et siquando matutina pruina
Perstrinxit teneras frondes, ostendere Soli
Cratibus impositas, et frigora vincere flammis.
Cùmque tibi fuerint suspecti denique nimbi,
Appropera, calathos cape, moros scande, ministras
Voce voca, mitte in sylvas, sine lege legunto
Obvia quæque, penum foliis atque horrea comple,
Ne, dùm sævit hyems, perdant jejunia pubem
Lanivomam, at partâ securæ fronde fruantur.

Quòd si adeò subitum citò non prævideris imbrem,
Ne turpi rigeat, macieque, fameque senescat
Omne pecus, validos in sylvas mitte colonos,
Qui tibi, utrâque manu, nunc huc, nunc robora et illuc
Crebra agitent, frondem patulis tu impone canistris
Rorantem, quandò fatis urgemur acerbis.

Toutefois la forêt est-elle encor mouillée?
Qu'une prompte secousse agite la feuillée,
Et, si le givre tremble en larmes de cristal,
Expose la récolte au soleil matinal,
Ou, pour vaincre le froid, présente-lui la flamme.
Un nuage suspect avance et te réclame?
Que le jeune cortége, attentif à ta voix,
Dérobe aux flots du ciel la richesse des bois.
Les longs paniers, chargés d'une utile conquête,
Ouvriront l'abondance aux jours de la tempête;
Et tes peuples, dès lors, tranquilles, satisfaits,
Vont en paix recueillir tes généreux bienfaits.

Enfin, quand l'ouragan, balancé dans la nue,
Précipite à longs flots une onde retenue,
La faim et la maigreur te montrent leurs dangers,
Appelle, appelle à toi les alertes bergers :
Ces robustes pasteurs, que nul péril n'étonne,
Des arbres ébranlés détachent la couronne,
Et, comblant tes paniers d'un humide butin,
Ils trompent les rigueurs d'un aveugle destin.

Et vous toutes, venez, diligentes compagnes,
Venez, dès que le jour éclaire nos campagnes;
Du banquet de la veille enlevez les débris
Et les impuretés de vos humbles abris.
Faites couler un vin dont l'essence choisie[29]
Exhale les parfums de la douce ambroisie :
Un doigt léger saisit les tendres vermisseaux,
Les replace, joyeux, sur leurs faibles roseaux,
Où l'air, en promenant son haleine éthérée,
Anime par degrés leur vigueur altérée.
Mais qu'une adroite main réprime les efforts
Des Vers qui de leur table osent franchir les bords :
Précipités du haut de leur frêle édifice,
Le trépas les condamne au plus dur sacrifice.
En est-il cependant qui tombent sans périr ?
Qu'un vigilant regard s'exerce à découvrir
Si leur corps est meurtri : de l'infirme reptile
Rejette, sans pitié, l'existence inutile :
Des travaux fraternels oisif admirateur,
Il traînerait en vain sa pénible lenteur.

Sæpè etiam impastas averti pabula cernes,
Sopitasque gravi veluti torpere veterno
In tabulis : hìc parce metu, ne corpora morbus
Fortè aliquis, gentemque lues invaserit ægram.
Hunc illis morem, natura hunc ipsa soporem
Addidit, indulgent somno, stratisque quiescunt,
Sopitisque dies alter transibit, et alter:
Cùm verò expulerit noctem lux tertia rebus,
Consurgunt, lætæque ad pabula nota redibunt.
Ergo illas tumidas jubeo observare (nec ingens
Nosse labor), ne improvisus sopor occupet : ultrò
Signa dabunt ipsæ : cœlo capita ardua tollent
Arrectæ, spernentque dapes : tùm pigra notabis
Corda, animos resides, insueta silentia mensis.
Non tamen adveniet somnus simul omnibus idem.
Insomnes aliquæ vigilant, dùm turba quiescit
Cætera, nondùm aptæ, teneros quibus alliget artus
Irrepens sopor : advenient sua tempora et illis,
Atque omnes tandem demittent lumina somno.
Cura sit intereà insomnes legere, atque vagantes,
Secretasque aliis aliam citò transfer in aulam.
Sopitæ stabulent simul : his par omnibus ætas :

Vois-tu les vermisseaux, frappés de léthargie,
Oublier les festins, perdre leur énergie?
Ne crois pas follement qu'un mal impérieux
Arrête de leurs jours l'essor mystérieux ;
La prudente nature, ô généreuse mère!
Leur verse les douceurs d'un sommeil éphémère.
Mais après deux matins, dès l'heure où le soleil
Donne au monde assoupi le signal du réveil,
Tu les verras renaître : alors ta main commande
Le repas suspendu que leur faim redemande.
Cet instant solennel où sur tes commensaux
Le paisible sommeil étend ses longs réseaux
S'annonce à tes regards par un double présage :
Ils foulent à leurs pieds les débris du feuillage ;
D'un coup d'œil immobile et d'un front soucieux,
Ils cherchent, redressés, le pur éclat des cieux,
Méprisent des festins l'inutile opulence,
Et tombent, assoupis, dans un morne silence.
Si d'autres, sans dormir, exercent leurs travaux,
Loge-les à l'écart; leurs agiles rivaux,
Conduits d'un pas rapide au terme de la vie,
Atteindront les premiers le but de ton envie.

Unà operî incumbent, et eodem tempore sese
Artubus exolvent supera ad convexa volantes.
Dùmque Deus stratis, thalamisve silentibus ales
Regnat Lethæo perfundens corpora rore,
Pabula subtrahito solita, frondemque negato.

Nam tumidæ intereà renovant torpentia alumnæ
Corpora, et exuvias veteres, ac tegmina ponunt,
Et nitidam induitur pubes renovata juventam.
Ceu, fodêre domos serpentum ubi lubrica turba
Sub terram, veniente hyeme, stant frigore inertes,
Dùm redeat terris tepidi clementia veris:
Tùm demùm egressi ad solem squalentia terga
Convolvunt, positâ turpi cum pelle senectâ.
Annuus hic illis mos: at bombycibus ipsis
Ter pigra, dum vivent, renovabit corpora somnus.

Jamque age, jam grandes fœtus, jam ducitur ætas
Ultima, turgenti filum tralucet in alvo
Omnibus, accingunt alacres, operique parant se.
Pabula jam saturæ fugiunt: nova quærere regna

Mais cesse d'épancher les dons réparateurs,
Quand le dieu du sommeil, aux songes imposteurs,
Visitant leur famille et calme et reposée,
Du Léthé sur leur corps distille la rosée.

Leur rapide croissance excite un prompt réveil :
Tu les verras sans peine, après un court sommeil[30],
De leurs flancs rejeter l'enveloppe infidèle,
Et, brillants, revêtir leur jeunesse nouvelle.
Le serpent, sous la terre, à l'abri des autans[31],
S'engourdit, loin du froid, jusqu'aux jours du printemps;
Mais, dès que Flore arrive, il brise avec adresse
Son armure écailleuse, et rampe et se redresse:
Ainsi tes vermisseaux, sujets aux mêmes lois[32],
Dans un triple sommeil rajeunissent trois fois.

Bientôt s'accompliront leurs courtes destinées:
Les heures sont leurs jours, les jours sont leurs années[33] :
A travers les replis d'un tissu délicat[34],
Déjà de leur trésor l'œil entrevoit l'éclat.

Ardor agit : tollunt oculos, arrectaque terga.
Omnia vestigant latè loca, sicubi rami
Arbutei, per quos sua possint tendere fila ;
Atque novis priscos cupiunt mutare penates,
Et tabulæ extremis pendentes sedibus hærent.
Tùm famulæ properare, omnes provisa parare
Sarmenta, et steriles tectis inferre genistas.

Jamque illæ antiquas sedes, supera ardua linquant,
Atque nova hospitia invadant, per vimina lenta
Demissæ, nisi succurrat nuruum ocyus omnis
Hinc atque inde manus, durum miserata laborem.
Ipsæ nam manibus secernunt grandia natu
Corpora, jam matura operi, jamque apta labori,
Per ramosque locant arentes agmina densa.
Summotas alias arcent, dum funditùs omnes
Corporeæ excedant labes, ac, temporis orbe
Perfecto, sua cuique, dies exemerit omnem
Alvi insinceræ illuviem, purumque relinquat
Lanicium, et fili tralucens simplicis aurum

Un long dégoût succède à la faim qui les presse ;
Et, jaloux d'étaler leur secrète richesse,
Ils élèvent la tête, ils contemplent les cieux,
Et veulent un bosquet aux abris spacieux,
Parsemé d'arbrisseaux dont la tige penchée
Prête un appui flexible à la trame épanchée .
Tes suivantes alors courbent en longs berceaux [35]
Du cep et du genêt les dociles faisceaux.

Occupés, sans relâche, à fuir les hauts portiques,
Tes nourrissons, laissant leurs demeures antiques,
Cherchent un autre hospice, et, pour entrer au port,
Flottent sur le feuillage offert à leur transport.
Toi, d'une main facile, abrége le passage
De leurs parcs délaissés à leur riant bocage,
Et que l'hôte inactif en soit seul écarté.
Tà brillante famille, heureuse de santé,
De fils nuancés d'or charmera ton attente :
Ainsi la vigne étale une grappe éclatante,

Sic ubi nitescunt pendentes vitibus uvæ,
Paulatìm liquor ille intùs rarescit, et aureus
Accedit color, elucent purissima mùsta.

Tùm demùm tabulis passìm sarmenta relictis
Complerunt omnes, perque atria virgea lætæ
Exercentur, et effundunt quæsita per ævum
Stamina, ditis opes uteri, suspensaque densos
Fila regunt inter ramos, atque ordine ducunt.
Mille legunt, releguntque vias, atque orbibus orbes
Agglomerant, cæco donec se carcere claudant
Sponte suâ : tanta est edendi gloria fili.
Mox autem clausæ interiùs circum undique lecta
Stamina condensant, teretisque ovi instar opus fit.
Nullæ operum immunes : est omnes cernere passìm
Noctes atque dies niti præstante labore,
Et quasi de palmâ summas contendere vires.
Aspicias quasdam incipere, primumque laborem
Tendere adhuc, quasdam obscuro jam carcere clausas.
Ast aliæ velut in nebulâ, fumoque nigranti
Nunc etiam apparent properantes intùs, et omnes
Fas oculis spectare vias, variumque laborem.

Quand ses fruits, orgueilleux d'un nectar adoré.
Reflètent les rayons de l'astre au front doré.

Une autre ère apparaît : tes actives peuplades
Suspendent leurs filets aux pliantes arcades,
Et tissent avec art mille et mille réseaux,
Tant le feu de la gloire enflamme leurs travaux[36]!
Les apprêts terminés, chaque insecte, avec joie[37],
Emprisonne son corps dans un globe de soie
Dont le triple tissu, formé de mille tours,
Se plie et se replie en flexibles contours :
C'est ainsi qu'animés d'une ardeur infinie[38],
Le travail est leur loi, l'instinct est leur génie.
Quel tableau varié! l'un déroule un long fil,
Celui-ci disparaît sous un voile subtil;
Celui-là, du travail prisonnier volontaire,
De ses nœuds transparents découvre le mystère.
Là, deux hôtes unis, sous le toit le plus beau[39],
Confondent leur trésor, leur vie et leur tombeau;
Les autres, entraînés par une ardeur rivale,
Périssent sous l'effort d'une lutte inégale.

Quin et nonnullæ paribus communia curis
Associant opera, et nebulâ clauduntur eàdem.
Quædam adeò (visu miserabile) sæpe repertæ,
Dùm tendunt superare alias, instantque labori,
Vitam, opere in medio clausæ, sub nocte dedisse,
Antè diem, ah miseræ! jacuit labor interruptus.
Parva mora est tamen : ut se aliæ inclusêre latebris,
Extremoque manum summam imposuêre labore,
Exhaustæ intereunt omnes, terrasque relinquunt.
Ite, animæ egregiæ, fortunatæque laborum,
Ultrò in fata alacres! vobis nempe altera fato
Corpora debentur, vobis miserata priorem
Eripiet formam Venus, atque ad dulcia reddet
Lumina, et aereas rursùm revocabit in auras.

Prima Venus docuit bombycem in tecta referre
Eductam sylvis, atque hanc impendere curam.
Antè homines nati, durum genus, ilice rupta,
In sylvis nudi degebant more ferarum,
Necdùm ullus lini, necdùm ullus velleris usus.
Verùm dura hyemis pellebant frigora, noctisque

O destin malheureux! sans pouvoir conquérir
Le superbe tissu qu'ils voulaient acquérir.
Leurs frères, à l'écart, sur la riche tablette,
Expirent sous le poids d'une tâche complète.
Enfin plusieurs encor, dans leur gîte enfermés,
Quand d'un dédale obscur les détours sont formés,
Succombent, abattus, sous le toit solitaire,
Et laissent à regret les douceurs de la terre :
« Partez, quittez ce monde, êtres intelligents[40] !
« Fière de protéger vos labeurs diligents,
« La mère des Amours, à vos destins fidèle,
« Vous rendra, sous les cieux, un éclat digne d'elle. »

La première, ô Vénus! tu plaças sous nos toits
Ce peuple infatigable, égaré dans les bois.
Sorti du chêne altier, l'homme, autrefois sauvage[41],
De la laine et du lin méconnaissait l'usage.
De verdure et de mousse heureux de se vêtir,
Si les vents désastreux succédaient au zéphyr,

Humorem, fruticum se frondibus involventes,
Et liquidos imbres vitabant arbore tecti,
Per noctemque cavis latitabant rupibus hirti.
Hic illìc misti, latos impunè per agros,
Cum nudis nudi juvenes errare puellis.
Ast ubi crescenti paulatìm cognitus orbi
Irrepsit pudor, exuviis cœpêre ferarum
Aut tergo bovis, aut villosi pelle leonis
Se tegere, et coriis involvere mollibus artus.
Ipsi etiam nudi degebant æthere in alto
Cœlicolæ, cœlique nurus discrimine nullo.

Prima Deûm Pallas docuit committere campo
Enodis lini segetem, et tondere bidentem
Lanigeram, ac tenui telas intendere filo.
Illa quidem primùm vario se ornavit amictu,
Egregiam picto pallam circumdata limbo:
Mox alias etiam texit ditissima Divas:
Nec mora, deindè novam ostendit mortalibus artem.

Il recherchait des bois l'ombrage le plus proche,
Et s'endormait, la nuit, dans la profonde roche.
L'homme et la jeune vierge, ô chaste liberté!
Ne voilaient pas encor leur native beauté;
Mais bientôt la pudeur ajoutant à leurs charmes,
Une crainte soudaine éveilla leurs alarmes,
Et, pour les dérober aux regards indiscrets,
Le lion, le taureau, vaincus dans les forêts,
En cédant aux vainqueurs leur sanglante fourrure,
Prêtent aux membres nus une molle parure.
L'habitant des cieux même, empreint de majesté,
Ne cachait point aux yeux sa noble nudité.

Dès dieux et des humains, durant les premiers âges,
Telles étaient les mœurs, tels étaient les usages,
Quand l'austère Pallas inventa l'art divin
De contraindre la terre à produire le lin,
D'enlever aux brebis la toison qui les voile,
De préparer la laine et de tisser la toile.
Sous un riche manteau Pallas se montre aux dieux,
La broderie accroît son éclat radieux;

Tantùm nuda Venus mœrebat muneris expers
Egregii, ob formam textrici invisa Minervæ;
Atque, irrisa diù, super Idalium frondosum
Se natosque suos in sylvis condidit atris:
Cui post optanti Fors et Deus attulit olim
Auxilium: nam Peliacis te in montibus altis,
Phyllira, Nympharum pulcherrima montanarum,
Saturnus, captus formâ et florentibus annis,
Viderat errantemque, et gramina certa lègentem.
Ah! quoties precibus Nympham Deus aspernantem
Tentavit supplex, ingrataque munera verbis
Addidit! ah! quoties nimbosis montibus errans
Matutinus iter tulit, et monstravit in agris
Præsentes morbis herbas, usumque medendi!
Illa aversa Deum semper fugiebat amantem.
Quid faceret? Venerem supplex adit ipse, rogatque
Auxilium, et meriti promittit præmia tanti.
Diva monet, duræ frustrà præcordia Nymphæ

Une même parure est offerte aux déesses,
Et son art aux mortels prodigue ses richesses.

Vénus seule, Vénus, riche de ses appas,
De tes dons fut privée, ô jalouse Pallas!
Mais, le cœur irrité de ce superbe outrage,
Des forêts d'Idalie elle chercha l'ombrage;
Et là, sous l'humble toit des arbustes fleuris,
La déesse cachait les Amours et les Ris,
Quand le sort vint calmer son envieux délire :
Saturne vit un jour la brillante Philyre,
Avide d'enlever au mont Pélasgien
Mille fleurs dont l'éclat le disputait au sien.
Ses grâces, sa beauté, son souris, sa jeunesse
Pénétrèrent le dieu d'une amoureuse ivresse :
Ah! comme les soupirs et les dons séducteurs
Cherchèrent à fléchir ses pudiques hauteurs;
Ah! comme il lui disait, sur les cimes sauvages,
Les simples consacrés à d'utiles breuvages;
Il disait... mais la nymphe au vol précipité
Fuyait plus belle encor de sa légèreté.

Tentari, nulli pectus penetrabile amori,
Nec precibus, nec muneribus mutarier ullis,
Fallendamque dolis tantùm, furtisque domandam.
Ergò se in faciem subitò transformet equinam
Imperat, et pascat qua gramina sueverat illa
Quærere, ut ignaram furto aggrediatur opertus.
Nec mora præceptis : hinnitu Pelion altum
Clausus equo Deus implevit, votoque potitus
Vi tenuit frustrà pugnantem, et multa recusantem.

Exin promeritæ Veneri, pro munere magno,
Semina clausa dedit niveo tenuissima linteo,
Et meriti memor, « His, inquit, pulcherrima texes
Diva, tibi insignes tunicas, nihil indiga lanæ,
Aut lini, quæ dona negat tibi iniqua Minerva. »
Hinc præcepta dedit, divinam et prodidit artem,
Quam primus, nati fugeret cùm protinùs iras,
Deprendit solis meditando in montibus olim.

Que faire? suppliant, il aborde Cyprine :
« Pour vaincre, prête-moi ta puissance divine,
Et reçois mes bienfaits. — Philyre, dit Vénus,
A tes dons, à ta flamme oppose ses refus;
Mais veux-tu remporter un triomphe rapide ?
Cache-toi sous l'aspect d'un cheval intrépide,
Et, quand tu la verras voler de fleur en fleur,
A tes brûlants désirs immole sa pudeur. »
Saturne, des forêts rompant le long silence,
Prend les traits d'un coursier, qui fièrement s'élance ;
La nymphe le combat, mais réduite aux abois,
Le cri de sa défaite expire au fond des bois.

Le dieu, reconnaissant d'une faveur si grande,
Voulut à la déesse apporter son offrande :
« O toi, lui dit Saturne, ô toi, reine des cieux!
Prends cette graine et forme un tissu précieux,
Vengeur des longs refus de l'injuste Minerve. »
Il l'initie aux lois qu'un art sublime observe,
Et dont il découvrit tous les secrets divers,
En cherchant sur les monts l'oubli de ses revers.

Insuper admonuit, venturi præscius ævi,
Quondàm aliquos, sed enim multò post, affore vates,
Qui totum canerent præclara inventa per orbem,
Gratum opus Ausoniis, dùm volvent fila, puellis.

FINIS LIBRI PRIMI.

Puis, du livre éternel développant les pages :
« O vous, bardes ! dit-il, à travers tous les âges[42],
« Vantez cet art céleste, et que vos chants rivaux
« Des vierges d'Ausonie excitent les travaux. »

FIN DU PREMIER CHANT.

LE VER A SOIE.

POËME.

SECOND CHANT.

LIBER SECUNDUS.

RURSUS ades, Nympha : incœptum jam perfice munus,
O decus Italidûm, fortunatissima matrum,
Quæ, vastas fessæ Italiæ miserata ruinas,
Haud dubias pulchrâ spes nobis prole tulisti.

SECOND CHANT.

NYMPHE de l'Eridan qui soutiens mes efforts,
O mère fortunée! ô reine de nos bords!
Tes soins ont relevé notre vaste ruine
Et fondé notre espoir sur ta race divine.

Tu jam læta tuos natos præstantibus ausis
Cœlicolas ipsos suprà se ferre videbis.
Aspice jam quantas ostentet corpore vires
FREDERICUS puer! ut vultu decora alta parentum
Spondeat! ut veniant scintillæ ardentis ab ore,
Fragrantesque micent oculi! utque horrentia semper
Bella sonet, puerique agitet se pectore Mavors!
Jamque adeò nunc arma placent, jam fervidus acri
Gaudet equo, indomitusque animi, cupidusque pericli.
Hunc jam regna Asiæ metuunt, Oriensque subactus,
Gangesque Tygrisque tremunt, atque Indus Hydaspes.
Sæpè hunc Euphratæ propter vaga flumina Eoæ
Bellantem aspicient, multa inter millia, matres,
Horrescentque animis hostem, pariterque timebunt
Egregio juveni, cæcoque urentur amore,
Præstanti captæ formâ, et juvenilibus annis.
Gaudia mox trepidæ referet tibi quanta revertens,
Ultus avos Grajum, Solymorumque eruta templi!
Tunc illum, Minci in ripis facta ampla canentes,
Carminibus tollent sublimem ad sidera vates.

Contemple l'avenir de ta postérité,
Que la gloire conduit à l'immortalité :
Vois resplendir le front, vois briller le génie [1]
Du jeune **Frédéric**, l'orgueil de l'Ausonie!
L'éclair est dans ses yeux, l'audace est dans son cœur ;
Il dompte d'un coursier l'indomptable vigueur,
Brûle de s'élancer dans le sein des alarmes;
Et déjà l'Orient contemple, au bruit des armes,
Les flots tumultueux de vingt fleuves divers
Qui tremblent d'essuyer la honte des revers.
Souvent de leurs regards les mères alarmées,
Sur les bords de l'Euphrate, observent les armées
Dont le jeune héros dirige la valeur,
En semant sur ses pas l'amour et la terreur.
Mais au jour désiré, quand son bras magnanime
Aura vengé la Grèce et rebâti Solyme,
Rappelé par tes vœux dans le palais natal,
Tes peuples béniront son retour triomphal,
Et, près du Mincio, les bardes, dans leurs fêtes,
Porteront jusqu'aux cieux ses sublimes conquêtes.

Lanificas nos intereà revocamur ad artes.
Frondosæ invitant rursùs sub tegmine mori
Seriades, gratâque legunt è fronde coronam:
Quandò nondùm ausim laurum sperare superbam,
Aut caput intonsis hederarum innectere ramis.

Ergò age, sarmentis dùm se super aurea bombyx
Exercet, nitidumque edit de pectore filum,
Nempè tuæ intereà prorsùs nihil indiga curæ est,
Dùm novies roseus se laverit æquore Titan.
Disce laboranti pecori non pigra mederi,
Tristibus et morbis occurrere: « Vos quoque nostri,
« Parvæ animæ, exercent per tot discrimina casus,
« Vestraque pallentes infestant corpora morbi.
« Corruptâ sive illa lues cœli influit aurâ,
« Seu vitio infectæ frondis gens labitur ægra,

Le temps fuit et m'appelle à des accords nouveaux :
Filles de Sérius ! témoin de mes travaux,
Qu'une agreste couronne, à vos mûriers ravie[2],
Remplace sur mon front les lauriers que j'envie.

Aussitôt que les Vers suspendent mollement[3]
Leur merveilleuse adresse aux branches de sarment
Et tressent le fil d'or que leur bouche dévide,
Laisse là ton essaim de fatigues avide,
Jusqu'au jour où neuf fois le monarque des cieux
A plongé dans les mers son char silencieux.
La vie a ses tourments, et l'onde a ses tempêtes :
Conjure les fléaux qui planent sur nos têtes.
« Comme chez les humains, vains jouets du trépas,
« La triste maladie est toujours sur vos pas :

« Et cœtus subitò serpunt contagia in omnes.
« Invadit mors, intereunt data corpora leto,
« Et thalamis passìm tetro manantia tabo
« Fusa jacent : perit omne pecus, spes irrita fili. »
Dii teneros, Dii, vos fœtus arcete periclis,
Cùm nondùm morbis præsentes omnibus herbas
Monstrârit natura, hominumve industria solers
Nondùm morborum causas deprenderit omnes.

Multa tamen, longo quæ nos invenimus usu,
Quæque alii docuêre, tibi nunc dicere pergam.
Nil adeò tineis fuerit præsentiùs ægris,
Quàm subitò è medio jucundo lumine cassas
Tollere, ne totam perfusa cadavera tabo
Latius incestent miserando funere gentem
Nec minùs indè tibi tristis contagia cœli
Sit studium vitare : juvat, cum lucidus æther,

« Le tonnerre et les vents, la famine et la peste,
« Ou d'un feuillage ingrat l'amertume funeste,
« De vos corps affaiblis aigrissent les douleurs,
« Répandent sur vos flancs de lugubres couleurs
« Et vous mènent au terme où conduit la souffrance. »
O dieux! ne laissez point mourir notre espérance;
Mais qu'une plante amie ou que l'art des humains
Détourne ces malheurs de nos tendres essaims.

Redisons, toutefois, les usages prospères [1]
Consacrés par nos soins ou légués par nos pères :
Le destin poursuit-il tes faibles vermisseaux?
Bannis ceux que la mort a touchés de sa faux;
Dispersés dans les rangs, leurs cadavres livides
De tes foyers peuplés feraient des foyers vides.
Interdis ta demeure à l'air impétueux;
Et, dès que du soleil l'éclat majestueux

Cum noctis gelidum Sol rorem sustulit, et cum
Inter se Alpinus Boreas, atque humidus Auster
Pacem agitant, vitro detracto aperire fenestras,
Quòve almam lucem aspiciant, quòve æthera purum,
Aurarumque leves animas, et frigora captent.
Nempè intrò veniens Zephyris variantibus aer
Aera dispellit pigrum novus, et gravè olentes
Lustrat agens sese thalamos, variatque saluber:
Qui, nisi mutetur crebrò, corrumpitur, haustusque
Inducit varios reptantum in corpora morbos.
Ceu puteis pigros latices nisi sæpiùs urnâ
Hauseris, ut subitò indè locum novus occupet humor,
Continuò sapor immotæ vitiatur aquai,
Oraque potantûm tristis perturbat amaror.

Tùm verò ad solem, blandique ad luminis auras
Exultare pecus videas, et corpora luci
Pandere, non tamen immisso sub sole jacere
Securum fuit, aspiciant sed lumina longè.
Si verò fuerit gelidis Aquilonibus aer
Frigidus, aut nimbos spirantibus humidus Austris,

De l'humide rosée aura privé la terre,
Si les vents ennemis ne se font plus la guerre,
Donne aux jeunes zéphyrs un accès passager [5] :
L'éther, qui se dilate à leur souffle léger,
Répand sur le bercail une haleine odorante
Et ranime des Vers la vigueur expirante.
Si ce prudent conseil n'était point respecté,
L'air pesant, immobile est bientôt infecté,
Et sur leurs corps rampants l'active maladie [6]
Jette cent maux divers, dans sa marche agrandie :
Ainsi, dans la citerne où des flots ténébreux
Dorment..., il faut souvent plonger l'urne au flanc creux,
Ou l'onde viciée a l'affreuse coutume
De tourmenter la soif par une âcre amertume.

Dès l'heure où le soleil aborde le séjour
Où tes jeunes tribus imploraient son retour,
Que sa lueur croissante ouvre leur œil timide.
Si le froid Aquilon ou si l'Auster humide
Menace leur asile, un feu réparateur
De l'astre aux reflets d'or remplace la chaleur.

Protinùs in thalamos inferri profuit ignes :
Ne tamen infestet lachrymosus lumina fumus,
Ipsos occuluêre cavis fornicibus ignes,
Undè aditus fumo sit nusquam in tecta, sed extrà
Respirans Vulcanus in aera fumet apertum.
At calor intereà placidus diffunditur intùs
Paulatìm, et tepidi calidà è fornace vapores.

Sunt etiam, quæ, cùm nigrescit fœtibus arbos,
Incipiunt cùm mora rubescere, pabula lecta
Retibus imponunt raris, in perque foratis
Pellibus, in gyrumque agitant, jactantque per auras
Namque cadunt, veluti per lata foramina grando,
Nigrantes baccæ, vel quicquid inutile mensis,
Et tantùm folia ipsa manent, quòd solvere mollem
Alvum mora ferunt, tristesque inducere morbos.

Cependant, si tu crains la fumée imprévue
Qui fait tomber des pleurs ou fatigue la vue,
Emprisonne le feu dans le sein des fourneaux :
La pesante vapeur au sommet des créneaux
Monte, vole, s'éloigne, et la branche allumée
Propage une chaleur exempte de fumée :
Réchauffés avec art, tes élèves contents [7]
Des bienfaits de l'été jouissent au printemps.

Les fruits qu'à nos mûriers prodigue la nature
De l'insecte soyeux altèrent la pâture :
Dès que tu les verras de pourpre colorés,
Que la feuille et le fruit soient vite séparés,
A l'aide des filets dont la maille légère
Repousse un aliment de saveur étrangère ;
Ou qu'un crible mobile, en cercle s'agitant [8],
Le laisse aux airs flotter comme un grêlon flottant :
Ce fruit détend du corps la souplesse arrondie
Et jette sur tes Vers la pâle maladie.

Præterea liquido respergi corpora olivo
Mors erit extemplò, ah! miseris, lucemque relinquent.
Ergò, ubi nocte gregem famulæ, et stabula alta revisent,
Edico, procul ardentem deponere testam
In tenebris, ubi pingue oleum depascitur ignis,
Ne super incautis gutta stillantis olivi
Decidat, ac totos deformet peste penates.
Usque adeò in Venerem longas exercuit iras
Infensam inventrix semper frondentis olivæ.
Exin cùm liquor officiat bombycibus omnis,
Præcipuè sale qui fuerit vitiatus amaro
Cùm semel attigerit, miseris erit acre venenum.
Protinùs elucet languentibus aurea pellis,
Deindè tument, turpisque animis ignavia venit
Desidibus, tandem rumpuntur, et omnia tetro
Inficiunt tabo : sanies fluit undiquè membris,
Nec quicquam salso Venerem æquore profuit ortam.
Quædam ideò sylvas servant noctesque diesque,
Quandòquidem inventæ, salso quæ pabula rore
Invidiâ infecêre (scelus prohibite nefandum
Diique Deæque omnes!), cæcum et liquêre venenum
In sylvis, quod mox foliis bibit inscia bombyx.

De l'olive surtout crains les flots onctueux [9],
Ou la mort sévira d'un trait impétueux :
Aussi, lorsque, le soir, tes aides vigilantes
Entourent de leurs soins tes cités opulentes,
Défends-leur d'agiter l'étincelant fanal
Dont l'aliment fluide est un venin fatal
Que Minerve inventa, prompte à se satisfaire
Contre la déité que Pâris lui préfère.
L'insecte aimé des dieux n'est point aimé des eaux
Il craint l'onde des mers et l'onde des ruisseaux :
De l'eau piquante à peine il ressent l'amertume,
Qu'un invisible feu l'irrite et le consume;
Il se courbe, il se dresse, il se recourbe encor,
Languit et prend soudain l'éclat trompeur de l'or;
La fibre se desserre, un mal impur l'affecte,
Et du flanc qui se rompt jaillit l'humeur infecte :
En vain Cypris naquit au sein des flots amers,
Cypris n'a pu dompter l'amertume des mers.
Il est même, grands dieux! oserai-je le dire?
Des hommes, animés d'un coupable délire,
Qui de cette eau mortelle arrosent les rameaux :
Garde donc, jour et nuit, tes frêles animaux.

Arce etiam strepitus, cantu cava cornua rauco,
Fistulaque horribili procul absit ahenea bombo,
Tympanaque, et voces ludentis comprime pubis :
Invalidas sæpe exanimat leve murmur alumnas.
Sed neque tum pueri vastantes irrequietâ
Cuncta manu hìc illìc, stragemque impunè ferentes,
Jamque has jamque illas digitis dùm tangere gaudent,
Introducantur; quos longè arcebis, et ultrò
Absistent, ætas si improvida ludificetur.
Verbis falle illos : tineas finge acre venenum
Inspirare animâ, vel spicula linquere caudis,
Atque angues, colubrosque voca, dirosve chelydros.

Observabis item, ne, qui gustaverit allii,
Aut cæpæ, aut acris porri illætabile virus,
Introeat, ne res pereat tibi funditùs omnis.
Bombycem exanimem vidi sæpè ipse jacere

Crains la flûte sonore et la trompe éclatante [10],
Redoute les ébats d'une jeunesse ardente,
Et chasse loin de toi les enfants d'alentour;
Leur pétulante main dompterait sans retour
De tes peuples féconds l'admirable croissance.
Trompe, pour les bannir, leur crédule innocence :
« Ce reptile, dis-leur, est un monstre cruel,
Dirigeant le courroux d'un aiguillon mortel
Sur le jeune agresseur qui vient troubler son œuvre;
C'est une hydre, un serpent, une horrible couleuvre. »

Bannis l'ail odorant que vénérait le Nil,
Sa mordante saveur est un poison subtil;
Écarte de ces lieux, écarte la présence
Des mortels dont la bouche en exhale l'essence,

Afflatam famulæ graviter spirantis odore.
Continuò vis illa subit, naresque lacessit,
Intimaque infestum venit ad præcordia virus.
Non igitur cunctis aditus permiseris, illas
Spectatum quicunque adeunt, quis spiritus ollis,
Quis vultus, vocisque sonus, quis euntibus ultrò
Sit gressus, qui oculive, notes: discrimine nullo,
Limine anus omnes, monstra infelicia, longè
Pelle: nocent cantu tristes, oculisve malignis.
Intrò autem tantùm juvenes, pulchræque puellæ
Ducendæ, queis forma ætasque ignara nocendi est.
Hic impunè choros agitent, alternaque læti
Idaliæ Veneri, ac Saturno carmina dicant.

Quandòquidem memini Tusci altà in rupe Viterbi
Ipse senem vidisse ferum, cui dira rigebant
Ora, gravesque oculi suffecti sanguine circùm,
Fronsque obscœna situ, hirtique in vertice cani.
Ille truci (scelus!) obtutu genus omne necabat
Reptantùm, tenues animas, parvasque volantes.

Ou tu verras bientôt leur souffle meurtrier
Entraîner chez les morts un peuple tout entier.
Un accès trop facile offre un danger funeste :
Observe des humains le visage, le geste,
Et le son de leur voix et le bruit de leurs pas,
Si tu veux de ton parc éloigner le trépas.
Enfin repousse encor cette affreuse mégère [11],
D'un funeste avenir sinistre messagère,
Ou crains de sa vieillesse, à son fatal déclin,
Et la triste chanson et le regard malin.
Accueille seulement l'innocente jeunesse
Dont la grâce et les traits respirent l'allégresse :
Que sa danse et ses chœurs célèbrent sans danger
Les plaisirs de l'amour et leur vol passager.

J'ai vu sur le rocher qui menace Viterbe
Un farouche vieillard à la parole acerbe :
Ses traits étaient ridés, ses yeux gonflés de sang,
Et ses cheveux dressés sur un front menaçant.
O crime! son regard, armé d'un trait perfide,
Aux insectes ailés lançait la mort rapide.

Quin etiàm siquandò hortos ingressus, ubi annus
Exuit expleto turpem novus orbe senectam,
Floribus et passìm per agros incanuit arbor,
Ille hortis stragem dedit, arboribusque ruinam,
Spemque anni agricolæ mœsti flevêre caducam.
Nam quocùnque aciem horribilem intendisset, ibi omnes
Cernere erat subitò afflatos languescere flores,
Mox album latè nimbum volitare per auras :
Nec tantum noceat raptor ferus Orithyjæ,
Siquandò iratus malè tutis incubet hortis.
Nostram igitur si fortè domum prætermeet olim
Pestis, et ira Deûm talis, cùm plurima reptans
Complevit sedes omnes, atque atria circùm,
Non illum affari libeat, longùmque morari;
Sed properate fores, famulæ, properate fenestras
Claudere, pestiferamque avertite limine cladem.

Jam promissa dies terris lucem intulit almam,
Jam, licet, ingredere, artificum mirare laborem
Egregium, mirare artes, ut pendula ramis
Omnibus hæserunt varii glomeramina fili ;

Dépouillant sa vieillesse alors que l'an nouveau
Blanchit l'arbre touffu, verdit le long coteau,
Il donnait aux jardins une vive souffrance,
Et le colon pleurait sa superbe espérance.
Vous auriez vu soudain les languissantes fleurs
Tomber, couvrir les champs de leurs tristes couleurs :
Ainsi l'amant fougueux de la belle Orithye
Souffle sur nos vergers les froids de la Scythie.
Fuis les sombres fureurs, fuis l'aspect odieux
De ce monstre enfanté par la haine des dieux !
Si jamais près de toi ce vieillard a l'audace
D'imprimer de ses pieds la dangereuse trace,
Arrête de ses pas l'élan précipité :
Il exterminerait ton peuple épouvanté.
Arme tes serviteurs : leur courroux qui s'emporte
Oppose à cette peste une inflexible porte.

Enfin paraît le jour où les Vers sans rivaux
Font briller leur adresse et leurs riches travaux.
Tout s'anime, tout vit dans leur riant asile :
Attachés mollement à l'arbuste stérile,

Qualiter autumni primo cùm frigore in hortis
Arboribus pendent haud uno poma colore.
Sic hærent nitidi vario discrimine ramis
Folliculi : sunt quæ viridem traxêre colorem
È foliis, quæ depasta est Saturnia bombyx,
Fila, auri quædam electrique simillima puri :
Omnibus est reliquis color albi velleris instar.

Ergò, ubi per ramos jam perfecisse laborem
Clausas, quamque suum, vigili exploraveris aure,
Atque ubi nec strepitus, nec vim datur ampliùs ullam
Audiri, sed jam motus requieverit omnis,
Pelle moram, exonera ramos, impone canistris,
Carpe utrâque manu, et famulas properare jubeto.
Primus deindè labos extrema, et inutile quicquid
Lanicii detraxe, et luxurantia circùm
Vellera, quæ stuppæ veluti nodosa puellæ
Ruris pensa trahunt torquentes pollice fila,
Undè sibi intexant festis gestanda diebus
Tegmina, cùm lætas agitant per prata choreas.

Celui-ci disparaît sous un voile doré,
Celui-là resplendit d'ambre pur entouré ;
L'un efface à tes yeux la blancheur de nos laines [12],
Et l'autre prend l'éclat des verdoyantes plaines [13].

Sitôt qu'environnés d'une épaisse cloison,
Ils goûtent le repos d'une heureuse prison,
Hâtez-vous d'enlever, diligentes vassales,
Les trésors dispersés dans leurs riches dédales,
Et bientôt les paniers, à vos bras enlacés [14],
Fléchiront sous le faix des tributs amassés.
Ce labeur accompli, que le jeune cortége
Détache des œufs d'or le fil qui les protége :
De ce premier duvet, roulé sur les fuseaux,
Les vierges tisseront ces modestes réseaux
Qui les parent aux jours où les danses chéries
Entraînent leur gaîté sur les vertes prairies.

Hinc triplex delectus erit : meliora Deorum
Imponunt aris, aliqua in spem gentis, et anni
Venturi ad sobolem servant de more creandam.
Cætera dein varios devolvunt vestis in usus.
Quæ verò in generis spem vis servare caduci,
Deligito ex omni numero : neglecta quotannis
Degenerat proles magìs ac magìs, atque propago
Deterior tibi semper erit labentibus annis.

Sed non ob sobolem multos servare necesse est
Folliculos : capitum multorum semina partu
Una dabit mater, centum quæque ova relinquet.
Quos igitur fœturæ habiles provideris, omnes
Connectes ducto per acûs vestigia filo :
Sed parcens leviter terebrato, extremaque tantùm
Tangito acu tenui, ne inclusa cadavera ferro
Ah! violes, et res evertas funditùs omnes.
Post hinc consertos ità frigida sub loca conde,
Aut Bacchi in cellâ sub terram, aut sicubi montis
Exesi specus ardenti impenetrabile Phœbo,
Ne calor absumat defuncta cadavera vitâ.

Forme trois lots brillants du trésor recueilli[15] :
Le premier doit orner l'autel enorgueilli,
Le second reproduit ta race toujours pure,
Et le troisième enfin se transforme en parure;
Mais, sans un heureux choix, tes peuples renaissants,
Affaiblis par degrés, déclinent tous les ans.

D'un nombre illimité rejette l'assistance;
Un seul être suffit pour léguer l'existence[16]
A cent êtres nouveaux. Puis enchaîne avec art[17],
A l'aide d'un long fil que dirige un long dard,
Ces globules mouvants, dont la trame recèle
L'espoir consolateur d'une race nouvelle,
Évitant, toutefois, que ce dard acéré
Ne déchire les flancs du Ver incarcéré.
Qu'une cave profonde, un antre solitaire
Dont jamais le soleil ne pénètre la terre,
Préserve ces trésors des feux brûlants du jour :
L'insecte desséché périrait sans retour.

Fata dabunt quibus ad jucundum surgere lumen
Rursùs, et in parvas volucrum se vertere formas,
Cùm primùm cœlo stellas aurora fugârit,
Et decies roseos Sol laverit æquore currus.

Nam quondàm (ut perhibent), cùm primos aurea fœtus
Nutriret Venus umbrosis in vallibus Idæ,
Nuda cohors tenerûm circùm ludebat Amorum,
Et nunc hìc manibus temerè dare pabula blandis,
Nunc illìc tractare levi reptantia tactu
Corpora, Acidaliosque toris diffundere flores.
Dùm verò incauti nunc hùc, nunc protinùs illùc
(Fortè parens aberat), studiis puerilibus errant,
Impliciti inter sese altis in cratibus urgent.
Fit strepitus, pontes vastam traxêre ruinam,
Lanifici stabula alta gregis : jacet undiquè bombyx
Fusa solo, exanimûm ingentes (miserabile!) acervi.
Quam cladem accepit rediens ubi mater, et omnem
Cæde madere locum vidit procul, et genus omne

Mais lorsque le soleil, dans le ciel qu'il habite,
A parcouru dix fois son immuable orbite,
Fatigué du repos, ton prisonnier joyeux
Brise le voile épais qui le cachait aux yeux;
Et, des hôtes de l'air empruntant la structure,
Sous sa forme nouvelle il charme la nature.

Jadis au mont Ida, quand la blonde Cypris
Offrait aux Vers fileurs de champêtres abris,
Les Jeux et les Amours, attroupés autour d'elle,
Leur jetaient, en jouant, leur pâture fidèle,
Ou, parsemant de fleurs les essaims populeux,
Touchaient d'un doigt hardi leurs anneaux onduleux,
Lorsqu'un jour où Vénus errait loin du bocage,
Abandonnés sans frein aux ébats du jeune âge,
Ils tourmentent les Vers et brisent leurs réseaux :
L'édifice s'écroule, et les frêles roseaux,
L'un par l'autre entraînés, dans leur chute rapide,
Entraînent tout à coup la peuplade timide.
La déesse, accourue à cet affreux malheur,
Alarme les échos des cris de sa douleur;

Funditùs extinctum, totamque ab origine gentem,
Et famulas nusquàm sibi, nusquàm occurrere natos
Qui sese abdiderant sylvis, tacitique latebant,
Infelix stetit ingenti perculsa dolore.

Tum furiis acta hùc illùc clamore supremum
Idalium implevit, natos, famulasque requirens :
Nulla quies animo, noctesque diesque vagatur,
Incassùmque gemens solos interrogat agros.
Infernas etiam sedes, atque atria Ditis
Ægra adiit, quò mœstæ animæ post fata feruntur
Squamigerûm, pecudum, atque hominum, vitæque volantùm
Si fortè ipse sibi patruus rex maximus Orci
Annueret paucas animas in tarda reverti
Corpora, ut indè novam sobolem revocaret in auras.
Jamque ibant umbræ tenues Styga circumfusæ
Obscuram, nigrosque lacus, et rauca fluenta.
Tùm dominæ adventu lætæ circùm ora volantes
Nondùm oblitæ alis plausêre, et signa dederunt
Lætitiæ, nondùm trans livida flumina vectæ.
Agnovit Venus, et secum est lætata repertis.

Elle appelle ses fils, mais, d'une aile légère,
La troupe fugitive échappe à sa colère.

Désolée, éperdue, elle conte aux forêts
Son désastre, ses maux, ses craintes, ses regrets;
Et dirigeant ses pas jusqu'aux rivages sombres,
Où tremble sans espoir le vain peuple des ombres :
« Vous, grand roi de l'Orcus, qui protégez ces bords,
Dit-elle, en gémissant, ranimez les ressorts
Des tendres nourrissons qu'une perte fatale
Enlève à mon bonheur sur la rive infernale. »
Applaudissant de l'aile à la mère d'Amour,
L'essaim vif et joyeux se pressait alentour,
Heureux de n'avoir point, dans ce sort déplorable,
Monté du vieux nocher la barque inexorable,
Et Vénus, qui les voit autour d'elle voler,
Sent de son cœur ému le chagrin s'exhaler.
Le maître des enfers, charmé de voir Cyprine,
Vient rendre un digne hommage à sa beauté divine :

Quam Saturnius horrentis regnator Averni
Ut procul aspexit, multo est dignatus honore,
Permisitque animas in corpora tarda reverti
Rursùs, ut extinctam sobolem revocaret in auras,
Seminaque his generis penitùs repararet adempti.
Utque sequi possent dominam supera alta petentem,
Corporibus geminas renovatis addidit alas.
Hanc legem posuit tamen, ut genus omne quotannis
Alitis in faciem se post opera atque labores
Verteret, et nigros Orci bis viseret amnes.
Ut quosdam populos in Hyperboreâ Pallene
Esse ferunt, qui, se ut novies Tritonide in undâ
Merserunt, natis tollantur in aera pennis.

Nonne vides, cùm carceribus exire reclusis
Instant ardentes, quantâ nitantur opum vi?
Clausa obstat domus, et fili densissimus ordo.
Nec mora, nec requies, vestigant omnia circùm,
Explorantque aditus omnes, si quà potis extrà
Rumpere, et optatæ rursùm se reddere luci.
Ecce! autem ut rostro follem terebravit acuto,
Protinùs erumpit (visu mirabile monstrum)

« Je veux que, dès ce jour, vos élèves chéris
Remontent, dit Pluton, aux célestes lambris,
Et, que traversant l'air sur deux ailes fidèles,
Ils suivent de vos pas les traces immortelles ;
Mais que leurs rejetons, sans crainte et sans détour,
Lorsqu'ils ont de leur fil noué le dernier tour,
Descendent par deux fois sur l'infernale plaine. »
Ainsi les habitants de la froide Pallène[18]
Plongent neuf fois leur corps dans le gouffre des mers,
En ressortent ailés et planent dans les airs.

Dirai-je quelle ardeur le Ver changeant déploie[19]
Pour rompre les liens de sa prison de soie?
En vain l'épais rideau lui dérobe le jour,
Il s'agite, il s'émeut dans son étroit séjour ;
Et, dénouant enfin son attache dernière,
L'insecte aérien se montre à la lumière.
Du papillon folâtre il revêt les dehors,
Et son étonnement balance son beau corps.

Idcircò aligeræ neque frondem suffice genti
Incassùm, neque potandos admoveris amnes.
Carpe manu resides, et funibus insidentes,
In tabulamque refer stratam velamine molli.
Quippe ubi subtracto se rursùm ad fata vocari
Senserunt victu, turbantur : tùm simul omnes,
Excidium veluti cœlo, terrisque propinquum
Immineat, cùm supremo mortalia cuncta
Una dies dabit exitio, multosque per annos
Sustentata ruet perituri machina mundi,
Attoniti dubiis properant succurrere rebus.
Concubitu indulgent omnes, ut semina gentis
Munere defuncti vitæ post fata relinquant,
Et servare genus valeant, stirpemque tueri.
Nec verò, velut in sylvis genus omne ferarum,
Alituumque, vagos passìm furantur amores,
Sed connubia certa, sed electi hymenæi :
Ille suam tenet, illa suum, dulcique fruuntur
Amplexu caudis ambo per mutua nexis.
Instant, et validis juncti compagibus hærent.
Nec Veneris brevis usus erit, vidêre revincti
Quartam sæpè diem : nec quas legere relinquent,

.es papillons à peine ont brisé leur ceinture,
space est leur séjour, l'éther est leur pâture;
, sur un drap moelleux, loin des regards du jour,
se livrent sans cesse à leurs ébats d'amour.
ır eux va commencer une nouvelle phase;
, comme si le monde, ébranlé sur sa base,
uchait au jour suprême où le courroux des dieux
mpra de l'univers l'accord harmonieux,
frémissent de peur, leur corps ailé se dresse;
, près de succomber au trépas qui les presse,
lèguent à nos vœux leur noble hérédité
mme un gage secret de leur fécondité.
ırs purs amours jamais ne prennent pour modèles
; hôtes des forêts, les oiseaux infidèles :
hymen que leur choix rend fertile en douceurs
l'infidélité repousse les noirceurs.
vain le temps s'enfuit, la quatrième aurore,
ırodige! se lève et les retrouve encore
ın à l'autre enchaînés par d'invisibles nœuds,
qu'à l'heure où la mort les entraîne tous deux.
'époux, affaibli dans cette lutte active,
:combe le premier, sa compagne craintive [20]

Donec uterque cadat : neque enim, si viribus haustus
Mas prior occiderit, longùm tamen ipsa superstes
Fœmina erit: sed ubi concepta effuderit ova,
Nulla mora, amplexu nondùm divulsa, sequetur.
Idem omni interitus generi, fata omnibus æqua.
Aspicies miserans confusa cadavera passìm
Procubuisse toris genialibus : omnia primùm
Sedibus exportato, et tristia funera ducito :
Illis namque operum est cunctorum finis, et ævi.
At verò quæ infusa vides mantilibus albis
Semina, ceu milii exigui tenuissima, coge.
Hæc tibi post annum sobolis spes certa creandæ.
His etenim sese reparat moribunda quotannis
Seminibus, sobolesque venit nova semper ad auras.

Abde domo, his aptam super omnia delige sedem,
Quò neque sint aditus torrenti æstate calori,
Nec Boreæ, brumâ in mediâ : contraria vis est
Utraque seminibus servandis : frigora dira
Vim genitalem omnem perimunt, frustràque fovebis
Semen inane : calor verò si admissus in ova

Expire à ses côtés, en semant alentour
Les germes précieux qu'enfante leur amour :
Vivre et mourir fidèle aux lois de l'hyménée,
De ces couples heureux telle est la destinée.
Sur le lit nuptial vois-tu de toutes parts
S'étendre tristement leurs cadavres épars?
A les ensevelir c'est moi qui te convie :
La même heure a fini leur travail et leur vie.
Sous l'aile de l'insecte, empresse-toi, dès lors,
De récolter les fruits des plus tendres efforts :
Ces germes fécondés, si riches d'espérance,
D'un humble grain de mil nous offrent l'apparence,
Et, prodiguant la vie à leurs riants séjours,
Une race nouvelle aux airs monte toujours.

Pour conserver ces dons, je veux que leur hospice
Présente les douceurs d'une saison propice,
Que les feux des étés en respectent l'accès,
Et que le sombre hiver l'assiége sans succès.
Ainsi que la chaleur le froid leur est hostile [21] :
Le froid glisse la mort dans leur coque subtile;

Paulatìm sese insinuet, parva est mora, proles
Antè diem superas incassùm rumpet in auras,
Cùm frondes jam consumptæ, cùm pabula sylvæ
Deficiunt, et tonsa comam Thysbeia nudos
Ostentat ramos populatis frondibus arbor.

Quòd si spes generis defecerit omnis ubique,
Seminaque aruerint Jovis implacabilis irâ,
Sicut apes, teneri reparantur cæde juvenci.
Hìc super accedit tantùm labor : antè juvencus
Bis denosque dies, bis denasque ordine noctes
Graminis arcendus pastu, prohibendus ab undis.
Intereà in stabulis tantùm illi pinguia mori
Sufficiunt folia, et lactenti cortice ramos.
Viscera ubi cæsi fuerint liquefacta, videbis
Bombycem fractis condensam erumpere costis,
Atque globos toto tinearum effervere tergo,
Et veluti putres passìm concrescere fungos.

Et l'astre au front couvert d'une ardente vapeur
De l'atome captif abrége la torpeur.
Ah ! plains ces vermisseaux qui devancent le terme
Que la loi du Destin assigne au tendre germe;
La triste nudité de l'inerte mûrier
Ravirait à leur faim le tribut nourricier !

Les dieux font-ils périr tes vivantes merveilles ?
Ton peuple renaîtra comme un essaim d'abeilles :
Choisis une génisse, élite des troupeaux,
Éloigne-la des prés, éloigne-la des eaux,
Et que durant vingt jours, sous le rustique ombrage,
L'arbuste de Thisbé lui cède son feuillage.
Quand la jeune victime, offerte aux immortels[22],
Aura baigné de sang le marbre des autels,
De ses flancs déchirés, ô prodige admirable !
Tu verras naître en foule une troupe innombrable
De légers vermisseaux surgissant à la fois,
Comme les champignons sur la mousse des bois.

Quod superest, moneo, generis tibi semina sunto
Annua : degenerant supra annum condita, et indè
Omnis abit vigor, atque intùs vitalis hebet vis.

Tùm verò lætas exercent fila puellas :
Haud brevis hic labor, exhausti cui nil satis unquàm,
Dùm redeat moro attonsæ nova vere juventus.
Folliculos primùm domitant ferventibus undis,
Filaque devolvunt nigris fumantia ahenis.
Tùm currente rotâ torquent, eademque retorquent,
Stamineque implicito cura est dissolvere nodos.

Apprends encore, apprends qu'au déclin de l'année
Le germe dépérit : telle est sa destinée !
Sa fertile vigueur dégénère à son tour,
Et sa force vitale expire sans retour.

Avant que le printemps rapporte sur son aile,
vec l'encens des fleurs, les sons de Philomèle,
es vierges du hameau, fières de tes leçons,
nissent le travail à l'air de leurs chansons.
t bientôt, submergeant leur précoce richesse
ans les flots écumeux qui bouillonnent sans cesse,
e l'ardente chaudière elles font voltiger[23]
es fils aériens sur un disque léger;
haque nœud se délie, et la soie éclatante
rend sous l'orbe rapide une teinte inconstante.

Hinc vocat extremum tandem textura laborem,
Intenduntque nurus discretas pectine telas
Multifido, radiisque sonantibus intertexunt,
Jactantes dextrâ lævâque sequentia fila,
Alternisque suus pedibus labor additus, atque
Desuper acta gemit tereti rotâ garrula nervo.
Nec mora, certantes properant, falluntque laborem
Aut cantu, aut Veneris curæ narrantur inanes.

Nec modus est simplex texendi, nec genus unum
Telarum : nunc rasa vides, et lævia texta;
Nunc pexis, leviterque attonsis mollia villis.
Quin etiam varios tenui subtegmine pingunt
Nexilibus flores hederis, sylvasque virentes,
Pomaque, graminaque, et cervos, capreasque fugaces
Adde, velut nebulas tenues, velamina textu
Rara, quibus matres crines et tempora velant,
In templisque Deûm prohibent à pulvere vultus.
Vidi etiam varium quæ mutant texta colorem,
Eluduntque oculos, ut discolor aura refulsit.
Quid sequar ulteriùs? nil vis humana reliquit

Dirai-je avec quel art ces rets inaperçus
Se changent sous leurs doigts en flexibles tissus?
Le fil au fil uni dans la chaîne se jette,
Se croise sous le jeu de l'errante navette;
Et tandis que leurs pieds, par mille et mille efforts,
Du rouet babillard animent les ressorts,
Elles font retentir les foyers domestiques
De leurs récits d'amour et de leurs chants rustiques.

De ces légers tissus contemple la beauté[24],
La force, la souplesse et la diversité :
L'un montre le duvet d'une brebis naissante;
L'autre, de ses longs poils la trame éblouissante.
Une savante aiguille orne de vingt couleurs
Les gazons, les forêts et les fruits et les fleurs;
Et, se jouant, retrace ou la chèvre timide,
Ou le cerf qui s'enfuit devant le trait rapide :
Nuages transparents, leur auguste splendeur
Des prêtresses du temple entoure la pudeur,
Ou des dieux paternels couronnant les images,
D'une folle poussière arrête les nuages.

Intactum : filum tunicis includitur aureis,
Indutæque rigent fulvo subtegmine vestes :
Ut quondàm Phryxi de finibus Æeteis
Vecta ovis aurato fulgebat pectora villo,
Pectoraque, et pexo pallentia terga metallo.

Et dubitant matres pinguem serere undique morum,
Aut inter teneras bombycem ferre papillas?
Quid mirum, si jam totum diffusa per orbem
Saturni et Veneris pascunt pecora aurea gentes,
Mollia nec soli noverunt stamina Seres?
Lanivomum ipsa genus, Saturni munere magno
Jamdudùm super Idalium, super alta Cythera
Transtulit et Venus, et nostras penetravit ad oras.

Leurs replis semés d'or, au souffle du zéphyr,
Imitent le rubis, l'opale et le saphir,
Et, comme la toison qu'une flotte intrépide [25]
Jadis alla chercher aux champs de la Colchide,
Leur reflet le dispute au doux reflet des cieux.

Ne dédaigne donc pas, ô sexe gracieux!
D'échauffer sur ton sein palpitant de jeunesse
L'insecte renaissant dont la magique adresse,
Sous l'égide des dieux, a conquis l'univers.
Les Sères n'ont plus seuls tant de trésors divers [26] :
Les heureux habitants de l'heureuse Idalie,
Et la haute Cythère et la belle Italie
Leur ont enfin ravi ce tissu voyageur
Dont l'éclat embellit une chaste rougeur.

Quippe olim (sed fama annis obscura) regebat
Felices Seras læti ditissimus agri
Serius, antiquo patriæ de nomine dictus.
Mox acri infelix Phaethusæ incensus amore
Italiam petiit, postquàm illam ad flumina magni
Audiit Eridani correptum fulmine fratrem
Flere diem noctemque, Jovis fera tela querentem.
Sed vix Ausonios fines, Œnotriaque arva
Attigerat, novus ecce! illi cùm perculit aures
Rumor, virgineam formam amisisse puellam,
Protinùs et longos ad cœlum tendere ramos
Pro manibus, duroque includi pectora libro.
Ah miseram! subitò stetit acri corda dolore
Saucius, insignemque à pectore rupit amictum,
Pictus acu molles tunicas opera aurea Serum.

Tùm viridi in ripâ, caræ sub virginis umbrâ,
Implevit cœlum questu, dilectaque frustrà
Robora complexus tereti dabat oscula ligno,
Et tenero ereptos in cortice flebat amores
Infelix : non sceptra animum, non regna parèntùm
Alta movere queunt, nec opimæ copia gazæ.
In patriam negat ire, placet tantùm Itala tellus.

Sérius gouvernait l'opulente contrée[27],
u nom de sa famille à jamais illustrée,
uand le cruel Amour, qui, fier de ses attraits,
récipite au hasard un orage de traits,
'enflamma pour la fille, au cœur digne d'envie,
u dieu qui verse au monde et le jour et la vie.
ėrius part et vole aussi prompt que les vents;
peine il a franchi les monts, les flots mouvants
ù Phaéton périt, ah! fortune cruelle!
haétuse avait pris une forme nouvelle :
oidis par la douleur, ses membres allongés[28]
étendaient vers le ciel, en peuplier changés.
ėrius la rappelle; elle est sourde à sa flamme ;
ne écorce naissante emprisonnait son âme.
e monarque, oppressé d'une vive douleur,
'écrie : « infortunée!... » Et, dans ce grand malheur,
invoque le ciel, l'accuse, l'interroge,
edouble ses sanglots, et déchire sa toge,
lagnifique travail dont ses peuples heureux
éposaient à ses pieds le tribut généreux.
l conte sa souffrance à l'arbre qu'il adore,
oute s'il lui répond, l'embrasse et pleure encore.

Nec procul Eridani ripis absistit, et omnem
Vitam agit in lachrymis : bis senos ordine menses
Illum adeò perhibent solos flevisse per agros,
Et tandem Superos extremâ voce precatum,
Neve oculis lachrymæ, neu deesset luctibus humor
Perpetuus : Superis quæ vota audita repentè.
Perstat in incœpto : gemitu nemora omnia complet:
Non oculis lachrymæ, non defit luctibus humor.
Solvunt se in lachrymas artus, et corpore toto
Liquitur humor, abitque omnis conversus in undas:
Fit fluvius, cursuque brevissimus exit in alveum,
Addua magne, tuum, et tecum in vada solvitur alti
Eridani, atque pedes Phaethusæ humectat amatæ,
Flumine turrigeræ radens sata culta Cremonæ.

Mansit amor, veteres amni mansêre calores.
Sæpè illum fama est clausam sub cortice Nympham
Tentasse, optatum mox ascendisse cubile.
Tandem juncta Dryas fluvio est, licitisque Hymenæis

Que lui font les États de ses nobles aïeux,
Et le sceptre royal et les tissus soyeux?
Confidents de ses maux, les bords de l'Œnotrie[29]
Deviennent désormais sa nouvelle patrie.
Au sein des champs déserts, ses angoisses, ses pleurs,
Depuis deux fois six mois, égalaient ses douleurs.
O tendresse inquiète! ô touchantes alarmes!
Il conjure le ciel d'éterniser ses larmes :
Ses vœux sont exaucés. Tout à coup de ses yeux[30]
Jaillissent deux torrents dont les flots soucieux
Grossissent de l'Adda les eaux tumultueuses,
Et vont se perdre ensemble aux rives tortueuses
Du profond Éridan. Vers de riches tribus,
Sérius porte ainsi ses amoureux tributs;
Et, fécondant les dons de Flore et de Pomone[31],
Il baigne les remparts de la noble Crémone.

Cet amant si fidèle, en fleuve transformé,
D'un feu plus vif encor, dit-on, fut enflammé,
Lorsqu'entourant d'amour la jeune Phaétuse,
Il tenta par la force et l'audace et la ruse

Egressam ruptâ Divam Deus arbore duxit :
Cui picturatas vario subtegmine vestes,
Illusasque auro tunicas, et tenuia lætæ
Texta dedit, missa à patriis sibi munera terris;
Paucaque prætereà bombycis semina donis
Addidit, ostendens hujus quis muneris usus.
Ipsa eadem egregias, longo post tempore, natas
SERIADAS docuit, patris de nomine dictas.

Mox illæ Ausonias passim sparsêre per urbes,
Et morum umbrosam latos sevêre per agros,
Undè sacri viridem vates petiêre coronam,
Et meritis gratas sibi devinxêre puellas.

FINIS LIBRI SECUNDI.

De vaincre ses froideurs. Favorable à ses vœux,
L'amante captivée ouvrit le tronc noueux
Qui recélait son âme ; et soudain l'hyménée
Serra des deux époux la chaîne fortunée.
Le dieu du Sério, magnanime vainqueur,
Ornant de mille atours l'épouse de son cœur :
« Prends, dit-il, cet essaim dont l'éternelle race
Saura de mes bienfaits perpétuer la trace ;
Et d'un art triomphant qui vous dicte sa loi,
Filles de Sérius ! gardez l'utile emploi. »

O généreux mûrier ! prête-leur ton ombrage[32] ;
Règne sur nos vallons, règne sur mon ouvrage,
Et couronne ma muse, heureuse d'obtenir
Des vierges d'Ausonie un touchant souvenir.

FIN DU SECOND CHANT.

NOTES.

en recevaient, sans avoir connaissance de l'insecte qui en produit la matière. La Sérique (pays des Sères) était bornée, selon Ptolémée, à l'ouest par la Scythie, au delà de l'Imaüs ; au sud, par des terres inconnues et par le pays des Sines (*Sinarum regio*), bien moins connu encore, dans lequel les uns veulent reconnaître la Chine et les autres l'empire de Siam. Quelques géographes conjecturent que le pays des Sères pouvait être la Chine tout entière, où la culture de la soie, d'après Mailla, remonte à plus de quatre mille ans. D'autres croient, et telle est notre opinion, que le nom de *Sères* n'a point appartenu à une nation particulière. Cette dénomination aurait été donnée, sans distinction, à toutes les tribus de l'Asie qui récoltaient de la soie ou en faisaient le commerce avec les nations de l'Occident.

En effet, le signe qui, dans l'écriture chinoise, désigne la soie et qui signifie littéralement *fil d'or* s'exprime par *ssé*, auquel plusieurs dialectes ont ajouté la lettre *r*, qui ne se prononce pas dans la langue mandarinique. Le mot *ser* a passé, avec des altérations qui ne permettent point d'en méconnaître la racine, dans la langue coréenne, et dans la langue persane, où la soie est appelée *sir*, dans la langue mandchoue *sirghe*, dans la langue mongole *sirkek*.

Quelques écrivains italiens ont donné au ver à soie le nom de *sero*.

Note 3. PAGE 5, VERS 3.

Et toi, jeune Isabelle, héritière, à la fois,
De la beauté des dieux et du sceptre des rois.

Vida dédie son poëme à Isabelle d'Est, née d'Hercule I, duc de Ferrare, et de Léonore d'Aragon, fille aînée de Ferdinand I, roi de Naples. Mariée en 1490 à Jean-François II de Gonzague, marquis de Mantoue, Isabelle mourut en 1539. A l'exemple de Vida, plusieurs poëtes tels que le Trissino, Castiglione et l'Arioste célébrèrent cette princesse, comme protectrice éclairée des lettres et des arts.

Note 4. PAGE 5, VERS 11.

Inconnu des humains, le Ver industrieux
Habita trop longtemps les bois mystérieux,
Où, suspendant sa trame aux arbustes rustiques,
Il cachait ses trésors sous leurs légers portiques.

«... Il est vraisemblable que l'auteur de la nature planta d'abord de vieilles forêts et de jeunes taillis; que les animaux naquirent les uns remplis de jours, les autres parés des grâces de l'enfance. Les chênes, en perçant le sol fécondé, portèrent sans doute à la fois les vieux nids des corbeaux et la nouvelle postérité des colombes. Ver, chrysalide et papillon, l'insecte rampa sur l'herbe, suspendit son œuf d'or aux forêts, ou trembla dans le vague des airs.»

DE CHATEAUBRIAND, *Gén. du Chr.*

Note 5. PAGE 7, VERS 5.

Vers la plage lointaine, on dit qu'à l'aventure
Cet insecte erre encor sous les toits de verdure.

La soie, dans la Chine et les Indes orientales, ne s'obtient pas seulement du ver à soie (*bombyx mori*, L.), mais de plusieurs autres chenilles sauvages, soit de la tribu des bombycites (Latr.) à laquelle le bombyx du mûrier appartient, soit des chenilles de diverses autres phalènes vivant sur des arbres de familles très-différentes. Une partie des étoffes de soie des anciens provenaient vraisemblablement de ces races incultes. Deux habiles naturalistes, Helfer et Hugon, ont fait connaître, dans les Actes de la Société asiatique du Bengale, publiés en 1837, dix espèces de chenilles dont les populations de l'Inde retirent une matière textile. La plus curieuse de ces espèces est le *bombyx mylitta*; sa chenille forme un cocon pourvu d'un long pédicule qu'elle fixe aux

branches des arbres, par le moyen d'un anneau soyeux très-solidement et fort artistement formé.

Il existe aussi, en Europe, des espèces de chenilles qui fabriquent une sorte de tissu dont l'industrie pourrait faire usage. Ce sont des espèces de teignes que les entomologistes ont réunies dans un même genre qu'ils appellent *Hyponomeute*, nom destiné à indiquer les habitudes de ces chenilles qui restent réunies en très-grand nombre pour vivre sous une tente commune, et qui, lorsqu'elles se déplacent, se tapissent des galeries ou chemins couverts, afin de se soustraire à l'action trop vive de la lumière. Elles se portent successivement sur les différentes branches de certains arbres, qu'elles dépouillent de leurs feuilles, en laissant sur leur passage les tapisseries qui les garantissent, et c'est sous cette toile protectrice que chacune des chenilles se file un petit cocon de la grosseur d'un grain d'orge. Tantôt ces coques sont séparées, isolées et suspendues verticalement à la toile qui forme le toit de leur tente, tantôt toutes les chenilles se rapprochent au moment où elles sont prêtes à se métamorphoser, de sorte que, dans ce cas, leurs chrysalides et leurs enveloppes forment une masse circulaire de follicules pressés les uns contre les autres. On connaît diverses espèces d'*hyponomeute* qui se nourrissent des feuilles du fusain, du cerisier à grappes, du cognassier, du sorbier, de l'aubépine, etc.; ces teignes sont désignées par les entomologistes sous le nom de celles de ces plantes sur lesquelles elles vivent.

Nous avons vu récemment une espèce d'araignée, rapportée, en 1843, des îles Philippines par le D. Mallat, sous le nom d'*araignée sétifère*, qui produit une soie dorée non moins fine que celle du ver à soie. Cette araignée, d'un volume supérieur à celui de nos plus grosses espèces, a le corps brun tacheté de blanc et les pattes noires. Ses œufs, de la grosseur et de la couleur de ceux du ver à soie, sont renfermés dans un cocon flasque très-léger, mais assez fort pour être dévidé.

Note 6. PAGE 9, VERS 1.

Les dieux de sa carrière ont marqué la limite :
Phœbé n'a pas trois fois parcouru son orbite,
Que d'une vie errante il achève le cours,
Sans voir naître les fils de ses tendres amours.

Si l'on compte les jours qui s'écoulent depuis l'incubation de l'œuf ısqu'à la mort de l'insecte à l'état de phalène, la durée totale d'une ;nération peut s'étendre, comme l'enseigne Vida, à près de trois mois ınaires ; mais personne n'ignore que l'on peut accélérer plus ou moins ;xistence du ver à soie en augmentant la température de l'habitation, en variant la dose et le nombre des repas.

Louis Racine a imité Marc-Jérôme Vida de la manière suivante :

« O ver à qui je dois mes nobles vêtements,
De tes travaux si courts que les fruits sont charmants!
N'est-ce donc que pour moi que tu reçois la vie?
Ton ouvrage achevé, ta carrière est finie :
Tu laisses de ton art des héritiers nombreux
Qui ne verront jamais leur père malheureux. »

La Religion, chant I.

Note 7. PAGE 9, VERS 7.

Son sang est immortel, telle est la loi du sort :
Le germe de la vie est vainqueur de la mort.

« Animal tres-admirable pour plusieurs causes ; dôt non petite est donnée à la conseruation de sa race ; quand sans nulle despence et petit soin, elle est gardée durant l'année, comme chose morte, pour reprendre en sa saison une nouuelle vie. »

OLIVIER DE SERRES. *La Cveillete de la soye*.

Note 8. Page 9, vers 13.

Et, quand à l'univers le printemps se révèle,
L'arbre voit prospérer sa famille nouvelle.

Rosset a dit :

« Image des humains, l'arbre vit et respire;
La séve dans son sein circule et le nourrit;
Il croît, porte des fruits, il décline et périt,
Et dans ses descendants toujours se renouvelle. »
L'Agriculture, chant III.

Note 9. Page 11, vers 1.

Des jours les plus riants fidèle messager,
C'est lui dont le feuillage avertit le berger
De paître ses brebis, sans craindre les menaces
Des brumes et du froid, de la neige et des glaces.

Il est des arbres qui bourgeonnent et fleurissent tard, quoique leurs fruits arrivent de bonne heure à maturité, tel est le mûrier, dit Pline, le plus tardif de tous les arbres domestiques; ses feuilles n'apparaissent que quand le froid est passé, ce qui l'a fait nommer le plus sage des arbres, *sapientissima arborum.*

Note 10. Page 11, vers 5.

De la blonde Phœbé suis le cours inégal,
Le déclin de son disque est un signe fatal.

L'influence de la lune sur le globe terrestre ne saurait être niée

d'une manière absolue. Si, en effet, nous considérons que l'atmosphère est un océan aériforme fluide au lieu d'être liquide, l'action du soleil et de la lune traversant l'air pour arriver à l'Océan doit y produire des mouvements analogues à ceux du flux et du reflux ; mais la difficulté d'observer et de constater ces oscillations, au milieu des mouvements propres ou accidentels de l'atmosphère, ne permet point d'en fixer les lois. Ajoutez, à cette considération, qu'il existe dans l'univers un enchaînement de causes si merveilleuses, si compliquées, que l'auteur seul de la nature peut en percevoir la liaison et l'influence. Quant à l'action de cet astre sur les vers à soie, il est très-vrai de dire que, quelle que soit l'époque lunaire à laquelle naisse la graine, les vers ne réussissent mal que lorsqu'on s'écarte, en les élevant, des soins qu'il est nécessaire de leur donner.

Note 11. PAGE 11, VERS 13.

A l'embryon captif va consacrer tes soins.

La première attention qu'exige l'éducation des vers à soie, c'est le choix de la graine. On doit s'attacher principalement à la couleur gris cendré tirant sur celle du plomb ou de l'ardoise ; cette couleur annonce que l'œuf est intact. La graine qui est d'un gris blanc a éprouvé un excès de chaleur qui l'a altérée ; celle qui est de couleur jonquille est frappée de stérilité : c'est la *semenza vergine* des Italiens.

Note 12. PAGE 13, VERS 8.

Cache leurs grains féconds dans ton sein virginal.

Ce mode d'incubation n'est usité que chez l'habitant peu éclairé des campagnes. Au lieu d'employer la chaleur du corps humain, il est mieux de faire éclore la graine dans une étuve ou dans une chambre

dont on élève la température d'un degré chaque jour, depuis 14° jusqu'à 22° R. Souvent l'éclosion se manifeste à une température moins élevée. Les vers que l'on fait éclore aux 14° et 15° degrés sont, en général, les plus vigoureux. Dans quelques cantons de l'Espagne, pour faire éclore la graine, on l'enveloppe dans un linge et on la met ainsi sous une poule couveuse.

Note 13. PAGE 13, VERS 9.

Mille atomes vivants, à l'heure où tu reposes,
O merveille! naîtront sur tes lis et tes roses.

Le ver à soie, au moment de l'éclosion, n'a qu'un millimètre de longueur. Cette dimension se double quelques instants après sa sortie de la coque. Passé le premier âge, il a neuf millimètres, quatorze après le deuxième, vingt-sept après le troisième, quarante-sept après le quatrième. Au cinquième âge, la chenille a de quatre-vingt-douze à quatre-vingt-seize millimètres. Ces dimensions, prises sur la variété connue, en Piémont, sous le nom de *centurino*, diffèrent dans la plupart des races.

Note 14. PAGE 13, VERS 11.

Cependant des travaux n'ouvre jamais le cours
Sans demander aux dieux leurs célestes secours.

L'antique usage d'environner le ver à soie de quelques cérémonies pieuses subsiste encore en Italie. Là, le pasteur du hameau bénit solennellement les œufs de cet insecte; et, au terme de l'éducation, le peuple religieux des campagnes va parer l'autel des prémices de la récolte. Nous avons vu sur les Apennins un sanctuaire consacré à la *Vierge aux cocons* (*Madonna dei bozzoli*). Les Chinois placent dans leurs ateliers l'image de *Si-ling-chi*, la déesse des vers à soie.

Note 15. PAGE 13, VERS 16.

Décore les autels d'un superbe ornement
Formé de la toison de tes légers reptiles.

Quoique les zoologistes, aujourd'hui, ne désignent sous le nom de reptiles que les animaux rampants ou à pieds courts, à sang rouge et froid, à colonne vertébrale, à respiration aérienne, à température variable, sans poils, ni plumes ni mamelles, nous conservons à la chenille du ver à soie (*bombyx mori*, L.) le nom de reptile, sous lequel les naturalistes anciens confondaient tous les animaux invertébrés à sang froid et au corps mou, allongé, contractile, articulé ou partagé par des rides transversales plus ou moins distinctes.

Note 16. PAGE 15, VERS 3.

Qu'une double ouverture épanche en leur maison
Les clartés du soleil, les feux de la saison.

Le meilleur emplacement est celui qui est le moins exposé à un air stagnant et humide et à la répercussion des rayons du soleil. Il faut donc, autant que possible, placer les bâtiments destinés à l'éducation des vers à soie sur de petites élévations, loin des marais, loin de la mer ou des rivières dont le cours ne serait pas rapide. On évite aussi les expositions trop chaudes, telles que le pied d'une montagne vers le sud ou l'ouest. Les Chinois, nos premiers maîtres dans l'art de *gouverner* les vers à soie, leur bâtissent des demeures au centre même des plantations de mûriers.

Note 17. PAGE 15, VERS 17.

Sous le toit protecteur, à l'abri des orages,
Que des lits de roseaux, disposés en étages,
Non sans fixer leurs bords à d'agrestes piliers,
Offrent au Ver fileur de vastes ateliers.

Personne n'ignore la structure ordinaire de nos magnaneries, mais tout le monde ne sait point de quelle manière ces ateliers se construisent chez les peuples du Liban et de la Syrie. Les éducateurs de ces contrées, dont la méthode peut servir d'exemple dans les climats aussi privilégiés que le leur, élèvent les vers à soie dans l'intérieur de leur habitation, jusqu'au troisième âge. Jusque-là, l'espace qu'occupent les vers est très-limité; les soins minutieux qu'ils exigent d'ailleurs à cet âge ne permettraient pas de les exposer aux variations de la température extérieure. Lorsque le moment est venu de les transporter dans un local plus vaste, les cultivateurs placent au centre même de leurs plantations, de distance en distance, des poteaux de trois mètres de hauteur, de manière à former un carré long, dont la grandeur varie suivant l'importance de l'éducation. Ces poteaux supportent des traverses destinées elles-mêmes à soutenir une légère toiture en roseaux, qu'on recouvre d'une couche de paille. De larges nattes tombent autour de cette enceinte dont elles forment la muraille, et mettent ainsi les vers à l'abri de l'air et de l'attaque des oiseaux. Le mobilier intérieur n'est pas moins simple : quelques légers supports, espacés de deux mètres environ, servent d'appui à cinq ou six rangs de claies. Cet appareil est comme la tente des Arabes, il s'improvise et se démonte à volonté.

Note 18. PAGE 17, VERS 1.

Et, pour en écarter la mort qui le menace,
Des lambris dégradés réparant la surface,
Revêts les murs de chaux ou d'un ciment poudreux
Qui détruise les nids des insectes nombreux.

.e livre chinois *Nong-sang-thong-kioué* dit : Si la maison est an-me, il faut la crépir longtemps avant l'époque où l'on en aura be-ı. Si on le faisait peu de temps avant la naissance des vers à soie, parois conserveraient une humidité qui leur serait funeste. Quel-s personnes couvrent cette maison avec des tuiles, d'autres avec chaume. Il faut crépir en dedans et en dehors tous les bois de rpente et de menuiserie pour prévenir les dangers du feu.

Trad. de M. STANISLAS JULIEN.

Note 19. PAGE 17, VERS 5.

Appréhende le rat : ce cruel parasite
Se tapit sourdement dans le creux qu'il habite.

Les souris, rats, chats, font grand degast à la troupe de nos vers, nd ils y peuuent attaindre, les mangeans auec grand appetit, ıme exquise viande. Contre telles tempestes, pour singulier re-le, l'on tient des lumieres durant la nuict autour des magniaux, .t l'interieur du logis eu estant esclairé, les rats et les chats n'y vont ne crainte. Et sont du tout chassez, par le son des clochetes qu'on :e souuent. De l'un et de l'autre l'on s'accommodera, disposant des ıpes ès endroits requis, et en diuers lieux : aussi des sonnetes, clo-tes, et autres drogueries menans bruit, mises en lieu facile à les ıuër. Mais tout cela en vain, si souuentes-fois la nuict on ne va e des rondes à l'entour du bestail; à quoy seruira la lumiere, qui lairant, donnera moien d'aller et venir aisément partout. »

OLIVIER DE SERRES. *La Cveillete de la soye.*

Note 20. PAGE 19, VERS 1.

Dès que l'astre du jour, dans son rapide essor,
A dénoué trois fois sa chevelure d'or,
Les vermisseaux, cachés sous un léger corsage,
Échappent aux liens de leur doux esclavage;
Et sur de blancs tissus, aux rayons matineux,
Ils roulent de leurs corps et déroulent les nœuds.

« Les vers à soie qui, à leur naissance, se replient sur eux-mê d'une manière circulaire et qui ressemblent à une montagne q voit de loin, sont ceux qu'il faut absolument garder ; mais il ne pas élever ceux qui ont la tête plate, qui sont secs et comme br ainsi que ceux qui sont jaunes ou couleur de chair. »

Livre intitulé, *Ssé-nong-pi-yong.*

Note 21. PAGE 19, VERS 15.

Que la nymphe des champs, dont jamais l'hyménée
N'inclina le beau front, soit seule destinée
A veiller sur les jours de tes peuples naissants.

Nous lisons dans le livre des Rites, rédigé par Confucius, cinq avant l'ère chrétienne : « On choisit, par le moyen des sorts, les des palais impériaux et les femmes nobles *qui sont pures* et ent d'heureux présages, et on les envoie dans la maison des vers à pour les nourrir et s'occuper de tous les soins de leur éducatio

Un autre ouvrage, intitulé, *Nong-sang-thong-kioué*, ajout

ıpératrice se soumet au jeûne, *se purifie* et offre un sacrifice à *prit des vers à soie*, afin de donner l'exemple et d'engager tout onde à s'occuper de l'éducation d'un insecte qui fait la richesse éleste-Empire.

Note 22. PAGE 21, VERS 15.

Leur doux bruissement ressemble au doux murmure
De l'eau tombant du ciel sur un toit de verdure.

rsqu'on donne de la feuille à manger aux vers à soie, on entend etit bruit ressemblant à celui d'une légère pluie ou du bois vert brûle. Ce bruit ne provient pas du mouvement des mâchoires; il l'effet du mouvement de locomotion que font les chenilles lors-lles détachent leurs pattes pour les changer de place.

Note 23. PAGE 23, VERS 2.

Que ta main libérale, ouverte avec sagesse,
Divise en trois festins la pâture du jour:
Au matin, vers midi, quand l'ombre est de retour.

ıel que soit l'ordre ou le nombre des repas, une règle fondamentale les éducateurs doivent observer, c'est de ne jamais donner aux vers e une nouvelle pâture avant qu'ils n'aient consommé la précédente, pour ne point employer de la feuille inutilement, soit pour évi-l'épaississement de la litière, et par là les émanations pernicieuses s'en dégagent. C'est moins une abondante nourriture qu'une bonne rition qu'il importe de procurer à l'insecte.

Note 24. PAGE 25, VERS 1.

D'inégales couleurs le mûrier revêtu
A pour le Ver à soie une égale vertu.

Tout le monde connaît la fable de Pyrame et de Thisbé; tout le monde sait que ces deux amants s'étant percé tour à tour le sein avec la même épée, leur sang jaillit sur le mûrier dont les fruits, de blancs qu'ils étaient auparavant, devinrent noirs.

Le savant auteur de la *Flore de Virgile*, M. Fée, conjecture que le mûrier blanc (*morus alba*, L.) s'était montré jadis en Italie et en Grèce; mais qu'ayant disparu, par suite de diverses circonstances qui ne sont point sans exemple dans l'histoire des plantes, le souvenir traditionnel de cet événement a fait inventer la fable qui attribue au sang de Pyrame et de Thisbé la teinte lugubre des fruits du mûrier noir (*morus nigra*, L.), le seul qui fût demeuré connu.

Note 25. PAGE 25, VERS 3.

Il nourrit, noir ou blanc, la jeune colonie,
Mais le noir est plus cher aux filles d'Ausonie.

Peut-être Vida désigne-t-il sous le nom de mûrier noir les variétés de mûrier blanc qui produisent des fruits noirs. Ces variétés, à feuille plus foncée et plus substantielle, sont encore, de nos jours, les plus recherchées par les cultivateurs italiens, de même que par ceux du royaume de Valence. Aussi est-ce par erreur que plusieurs écrivains, qui ont traité de l'agriculture espagnole, ont quelquefois confondu le mûrier blanc à mûres noires avec le mûrier noir propre-

ment dit. Déjà, au temps d'Olivier de Serres, ces variétés de mûrier étaient fort estimées en France : *A esté trouvée meilleure que nulle autre, la fueille sortant des meuriers blancs qui produisent les meures noires*. Le mûrier noir*(*morus nigra*, L.) produit un fil moins fin que celui que donne le mûrier blanc; il a une plus longue existence, mais il croît avec plus de lenteur et développe son feuillage plus tard.

Note 26. PAGE 25, VERS 15.

De l'orme et du mûrier, ô sort digne d'envie !
Lorsque l'un cède à l'autre un germe de sa vie,
L'arbre aux rameaux couverts d'un feuillage emprunté
Nous cède les trésors de sa prospérité.

Les anciens et même divers auteurs modernes ont pensé que des arbres de familles très-éloignées pouvaient être greffés l'un sur l'autre. Diophane, contemporain de Jules César, affirme que, si l'on greffe le mûrier sur le peuplier blanc, les mûres deviennent blanches; Palladius dit que le mûrier se greffe sur le figuier; Virgile a consacré la même erreur au sujet de différents arbres qui n'ont aucune parenté entre eux. (Voy. *Georg.*, lib. II.) Les expériences faites pour vérifier ce point de physiologie végétale, en variant les époques et les procédés de la greffe, n'ont donné d'autre résultat que celui de signaler et de détruire un vieux préjugé. Il est reconnu que les plantes qui appartiennent à la même famille naturelle, et qui offrent le plus de similitude organique, sont les seules que l'on puisse greffer mutuellement.

Note 27. Page 27, vers 5.

Une main vigilante, à leur plaire empressée,
Ira couper l'ortie ou la ronce élancée.

Quoique le classement méthodique des familles naturelles ne date véritablement que du siècle dernier, Vida, qui adoptait sans distinction les vérités et les erreurs que l'état imparfait des sciences physiques ne lui permettait pas de discerner, semble nous révéler que de son temps les affinités établies plus tard entre les végétaux n'étaient point tout à fait ignorées. Le conseil donné par le poëte, de substituer la feuille de l'ortie commune (*urtica urens*, L.) à celle du mûrier, deux plantes qui sont l'une et l'autre de la famille des *urticées*, nous autorise à émettre cette idée. Quant à l'emploi de la ronce (*rubus fruticosus*, L.), la ressemblance de ses baies, connues sous le nom de mûres sauvages, avec celles du mûrier aura fait croire qu'il y avait quelque analogie dans la propriété alimentaire de leurs feuilles.

Un arbre très-voisin du mûrier, le *maclura aurantiaca*, Nutt., est le seul qui nous ait paru offrir une ressource plus efficace, pour subvenir à la nourriture du ver à soie, qu'aucun des végétaux précédemment essayés. Ce bel arbre, originaire de l'Amérique du Nord, est moins sensible aux gelées du printemps que le mûrier.

Note 28. Page 27, vers 15.

Les fraîcheurs de la nuit, les larmes du matin
Distillent goutte à goutte un perfide venin.

A l'effet d'étudier les maladies qui régnaient sur les vers à soie

dans le territoire de Saint-Gilles et d'Aigues-Mortes, attribuées à l'air insalubre qu'on nomme *touffe*, et qui paraît renfermer un véritable miasme, un savant agriculteur, le comte de Gasparin, a recueilli la rosée des nuits pendant les époques épidémiques, et il y a constaté un miasme ammoniacal qui donne la mort aux vers à soie et à d'autres animaux d'un ordre plus élevé.

Note 29. PAGE 31, VERS 5.

Faites couler un vin dont l'essence choisie
Exhale les parfums de la douce ambroisie.

L'habitant des campagnes, dans le but d'épurer l'air des ateliers de vers à soie, suit encore le précepte traditionnel de Vida; mais les vapeurs que dégagent le vin, le vinaigre, l'encens, le thym, les baies du genévrier, les feuilles sèches du mûrier ou autres corps odoriférants employés à cet usage, ne changent rien à la nature des miasmes; ces vapeurs servent à masquer la fétidité de l'air sans jamais le purifier. Les fumigations efficaces sont celles qui, à l'exemple du chlore à l'état gazeux, du chlorure de chaux ou de l'acide nitreux, peuvent changer la nature des émanations délétères, les modifier, les décomposer, et faire contracter à leurs principes des combinaisons nouvelles, exemptes de propriétés nuisibles. Une ventilation habilement dirigée est d'ailleurs préférable aux moyens que la chimie, dans l'état actuel de nos connaissances, peut offrir aux éducateurs de vers à soie.

Note 30. PAGE 35, VERS 6.

Tu les verras sans peine, après un court sommeil,
De leurs flancs rejeter l'enveloppe infidèle,
Et, brillants, revêtir leur jeunesse nouvelle.

Les Chinois expriment l'idée qu'on attache au mot sommeil ou mue du ver à soie, par le mot *yao*, jeunesse. Ils disent : la première, la seconde, la troisième jeunesse des vers à soie.

Note 31. PAGE 35, VERS 9.

Le serpent, sous la terre, à l'abri des autans,
S'engourdit, loin du froid, jusqu'aux jours du printemps;
Mais, dès que Flore arrive, il brise avec adresse
Son armure écailleuse, et rampe et se redresse.

Cette ingénieuse comparaison rappelle les vers suivants de Virgile :

« Qualis ubi in lucem coluber, mala gramina pastus,
Frigida sub terrâ tumidum quem bruma tegebat,
Nunc positis novus exuviis, nitidusque juventâ,
Lubrica convolvit sublato pectore terga,
Arduus ad solem, et linguis micat ore trisulcis. »
(*Æneid.*, lib. I.)

« Tel on voit au printemps, loin du froid souterrain
Où des sucs malfaisants ont nourri son venin,
Le serpent étaler sa nouvelle jeunesse,
De ses anneaux mouvants essayer la souplesse,
Fixer sur le soleil un regard enflammé,
Et lancer, en sifflant, son dard envenimé. »

Trad. de GASTON.

Note 32. PAGE 35, VERS 13.

Ainsi tes vermisseaux, sujets aux mêmes lois,
Dans un triple sommeil rajeunissent trois fois.

Il paraît qu'au temps de Vida les vers à soie de trois mues étaient les seuls répandus en Italie. Ces insectes, connus dans le Frioul et la Lombardie sous le nom de *bachi terzini*, produisent des œufs plus légers que ceux des vers à quatre mues; leur cocon, quoique plus petit que celui de ces derniers, fournit autant de soie et même une soie plus fine. Une existence, plus courte de quelques jours, expose l'insecte à moins de chances, et économise d'autant la main-d'œuvre, sans exiger toutefois moins de nourriture. Ces vers à trois mues, mêlés aux vers à quatre mues, finissent par changer aussi quatre fois de peau.

Note 33. PAGE 35, VERS 16.

Les heures sont leurs jours, les jours sont leurs années.

Chaque jour, dit un auteur chinois, est une année pour les vers

fileurs. Ils éprouvent dans le jour les quatre saisons : le matin est leur printemps, le midi leur été, le soir leur automne, et la nuit leur hiver.

Note 34. PAGE 35, VERS 17.

A travers les replis d'un tissu délicat,
Déjà de leur trésor l'œil entrevoit l'éclat.

La matière soyeuse est renfermée à l'état liquide dans deux vaisseaux très-déliés, qui, partant de la tête de la chenille, s'étendent dans son intérieur, et se rangent, après quelques sinuosités, près du dos. Ces vaisseaux sont jaunes, blancs ou verdâtres, selon la couleur de la soie, et aboutissent l'un et l'autre à la filière située vers la bouche et présentant, à cet endroit, la forme d'un mamelon charnu percé d'un petit trou. La liqueur soyeuse se moule à travers cette ouverture, et forme un fil de plus de trois cents mètres. Ce fil, presque imperceptible, est cependant double et collé dans toute sa longueur, ce qui offre une étendue d'environ six cents mètres.

Note 35. PAGE 37, VERS 7.

Tes suivantes alors courbent en longs berceaux
Du cep et du genêt les dociles faisceaux.

« Par telle disposition, l'estaudis ressemblera à galeries à arcades, à plusieurs estages, les vns sur les autres, côme amphitheâtres antiques. chose plaisante à voir. »

La Cveillete de la soye.

Note 36. PAGE 39, VERS 6.

Tant le feu de la gloire enflamme leurs travaux!

« Si les animaux tiraient gloire des avantages qu'ils nous procurent, les vers à soie pourraient disputer aux plus grands animaux le premier degré de cette espèce de gloire. On peut, avec raison, déclamer contre les usages que le luxe fait de la soie; mais, notre amour pour les superfluités étant devenu tel qu'il est, si la soie nous manquait, s'il fallait faire en laine tout ce qu'on fait en soie, où trouverait-on assez de laine pour y suffire? Les malheureux ne pourraient plus s'en vêtir. La soie, d'ailleurs, a des beautés particulières, et des avantages réels sur la laine, pour des ouvrages de plusieurs genres. » De Réaumur.

Note 37. PAGE 39, VERS 7.

. . . . . . Chaque insecte, avec joie,
Emprisonne son corps dans un globe de soie
Dont le triple tissu, formé de mille tours,
Se plie et se replie en flexibles contours.

Malpighi divisait le cocon du ver à soie en six enveloppes ou couches superposées l'une à l'autre. Ce nombre n'est point constant, il varie en raison de la vigueur respective des chenilles. J'ai vu des cocons formés de neuf pellicules si étroitement unies, qu'il était difficile de les séparer.

Note 38. PAGE 39, VERS 11.

C'est ainsi qu'animés d'une ardeur infinie,
Le travail est leur loi, l'instinct est leur génie.

« . . . . L'active *chrysalide*,
Fuyant le jour et le plaisir,
Va filer son trésor liquide
Dans un mystérieux loisir.
La nymphe s'enferme avec joie
Dans ce tombeau d'or et de soie
Qui la voile aux profanes yeux,
Certaine que ses nobles veilles
Enrichiront de leurs merveilles
Les rois, les belles et les dieux. »

LE BRUN.

Note 39. PAGE 39, VERS 17.

Là, deux hôtes unis, sous le toit le plus beau,
Confondent leur trésor, leur vie et leur tombeau.

Souvent il arrive que deux vers se réunissent pour filer et construire un seul et même cocon; mais, quelque nombreuses que soient les variétés de couleur d'une même éducation, aucun cocon double n'est de deux couleurs. Est-ce qu'une sorte d'affinité et non la proximité seulement détermine cette association ?

Note 40. PAGE 41, VERS 9.

Partez, quittez ce monde, êtres intelligents!
Fière de protéger vos labeurs diligents,
La mère des Amours, à vos destins fidèle,
Vous rendra sous les cieux un éclat digne d'elle.

« J'aime à voir l'animal, qui des races humaines
Ainsi que les plaisirs a partagé les peines,
Dans son humble Élysée attendre un sort plus doux;
Et ce ver merveilleux conservant tous ses goûts,
Après un long sommeil son changement extrême,
Son être transformé, quoique toujours le même,
Excusent aisément ce rêve des bons cœurs. »
Delille, *Les Trois règnes*, ch. VII.

Note 41. PAGE 41, VERS 15.

Sorti du chêne altier, l'homme, autrefois sauvage,
De la laine et du lin méconnaissait l'usage.

Virgile, dans le VIII[e] livre de l'*Énéide*, dit :

« Hæc nemora indigenæ Fauni Nymphæque tenebant,
Gensque virûm truncis *et duro robore nata.* »
. . . .

« Là vivaient des mortels sans art, sans prévoyance,
Aussi durs que les troncs des chênes leurs aïeux. »
Trad. de Delille.

Peut-être a-t-on voulu dire que l'homme, à son origine, s'étant nourri des fruits du chêne, avait conservé quelque chose de la dureté et de la vigueur de cet arbre.

Note 42. Page 49, vers 2.

O vous, bardes! dit-il, à travers tous les âges,
Vantez cet art céleste,. . . . . .

Voici, par ordre chronologique, les poëtes de l'Italie qui, antérieurement à Marc-Jérôme Vida, et depuis lui, ont célébré les mœurs et l'industrie du ver à soie.

Au xv[e] siècle, Louis Lazzarelli, né en 1450 et mort en 1500, publia un poëme sans date intitulé, *Bombyx,* réimprimé à Bâle en 1518, et à Jesi en 1765.

En 1510, Pierre-François Giustolo, de Spoleto, publia à Rome un poëme sous ce titre, *De sere, seu de setivomis animalibus*, réimprimé dans la même ville en 1513.

En 1585, Alexandre Tessauro publia à Turin un poëme intitulé, *Della Sereide,* réimprimé à Verceil en 1777. Ce poëme, au lieu de quatre chants qu'il devait avoir, n'en a que deux : le premier traite de l'éducation du ver à soie, le deuxième des maladies de cet insecte et de la culture du mûrier.

En 1626, Jacques Parisani fit imprimer à Bologne un poëme, *Il baco da seta*, ouvrage devenu très-rare.

En 1628, Nozzolini fit paraître à Florence, *Il sogno in sogno ovvero il verme da seta.*

En 1743, Laurent Patarol publia à Venise le poëme, *Bombycum lib. III.*

En 1752, François Giorgetti fit paraître à Venise, *Il filugello, ossia il baco da seta*, poëme en trois chants, suivi d'une dissertation sur l'histoire de la soie.

En 1756, Zacharie Betti mit au jour un poëme en quatre chants, sous le titre de *Il baco da seta.* Il existe une édition de cet ouvrage de 1765.

En 1769, Louis Miniscalchi écrivit un poëme sur le mûrier, imprimé à Vérone sous le titre de *Mororum lib. III.*

En 1779, Antoine Purqueddù publia à Cagliari le poëme intitulé, *Il tesoro della Sardegna ne' bachi e gelsi, poema sardo e italiano.* Ce poëme, en trois chants, fut dédié au comte Lascaris, vice-roi de Sardaigne, qui avait encouragé la culture du mûrier dans cette île.

En 1789, Antoine Bettoli donna un petit poëme latin sous un titre italien, *Il travaglio de' bachi da seta,* imprimé à Pavie.

En 1836, le P. Nicolas Borrelli a publié un poëme intitulé, *La Bombiorgica.* Ce poëme a été imprimé à Foggia (*royaume de Naples*).

Je n'ai pas compris dans cette énumération Bonafide Paganino, qui n'oublia ni le ver à soie ni le mûrier, dans un poëme écrit en 1360, *sous ce titre,* Il tesoro de' rustici. *Ce poëme est en dialecte bolonais.*

Extrait de ma *Bibliotheca serica,* ouvrage inédit.

NOTES DU SECOND CHANT.

Note 1. PAGE 55, VERS 3.

Vois resplendir le front, vois briller le génie
Du jeune Frédéric, l'orgueil de l'Ausonie!

Frédéric II, fils de Jean-François II de Gonzague et d'Isabelle d'Est, né le 17 mai 1500, succéda à son père, quatrième marquis de Mantoue, le 3 avril 1519. Élevé par Charles-Quint à la dignité de duc, il mourut le 28 juin 1540, un an après la mort d'Isabelle d'Est.

Note 2. PAGE 57, VERS 3.

Qu'une agreste couronne, à vos mûriers ravie,
Remplace sur mon front les lauriers que j'envie.

Le mûrier, si cher à Marc-Jérôme Vida, le fut aussi à Shakspeare. Le poëte anglais ne chanta ni cet arbre, ni son insecte; mais, lorsqu'il vint se retirer à Stafford-sur-l'Avon, sa ville natale, à l'âge de quarante-six ans, il planta lui-même un mûrier (*morus nigra*, L.) qu'il destinait à ombrager sa vieillesse. L'arbre grandit, étendit ses rameaux sur la retraite du poëte, et devint ensuite l'objet d'une espèce de culte qui attirait un nombre infini de curieux, lorsqu'en 1769 un ecclésiastique, devenu possesseur de l'habitation de Shakspeare, fit abattre, pendant la nuit, ce mûrier qui bornait la vue de ses jardins. Le bruit de sa chute se répandit dans tous les quartiers de la ville, et l'auteur du sacrilége en fut banni par le peuple. On convertit le bois de ce mûrier en une multitude de petits ustensiles, considérés comme des reliques précieuses, avidement disputées et payées au poids de l'or. La ville de Stafford, voulant offrir une récompense à Keate, fit don, à ce poëte, d'une écritoire faite du bois de cet arbre; et plus tard, lorsque le corps municipal voulut conférer le droit de cité à Garrick, il adressa à cet acteur célèbre un diplôme renfermé dans un coffret de même nature.

Delille mentionne un mûrier auquel se rattachait le nom de Milton. Nous croyons que ce vieil arbre existe encore.

« Le mûrier de Milton, debout jusqu'aujourd'hui,
Vieux comme son poëte est sacré comme lui. »

L'Imagination, ch. v.

Note 3. PAGE 57, VERS 5.

Aussitôt que les Vers suspendent mollement
Leur merveilleuse adresse aux branches de sarment.

Si les vers à soie, parvenus au terme de leur croissance, ne trouvent pas tout prêts les rameaux destinés à servir de point d'appui à leur fil, leurs forces s'épuisent, la matière soyeuse s'épaissit dans leur corps; ils se raccourcissent et meurent sans filer : on les nomme vulgairement *vers courts*. Les Chinois, dans ce cas, dégagent cette matière de l'intérieur des vaisseaux qu'elle obstrue, et en composent de fort beaux vernis.

Note 4. PAGE 59, VERS 9.

Redisons, toutefois, les usages prospères
Consacrés par nos soins ou légués par nos pères.

La pathologie du ver à soie est encore si peu avancée malgré les travaux de Fontana, de Nysten, de Dandolo, de Bassi, de Lomeni, de Beauvais, de Robinet, et malgré nos propres études, que nous devons nous borner à recommander, comme moyen de prévenir les maladies, le renouvellement et la distribution égale de l'air, la propreté constante des claies, l'espacement des vers, leur parfaite égalité, et l'enlèvement réitéré des litières. Comme moyen curatif, nous conseillons le nettoiement journalier des claies, le triage des malades et l'emploi des feuilles les plus saines.

Note 5. PAGE 61, VERS 3.

Donne aux jeunes zéphyrs un accès passager :
L'éther, qui se dilate à leur souffle léger,
Répand sur le bercail une haleine odorante
Et ranime des Vers la vigueur expirante.

Un point essentiel de l'éducation des vers à soie consiste à donner toute la pureté possible à l'air qu'ils respirent. Employez tous les moyens, tous les appareils de ventilation que vous jugerez convenables, mais ayez de l'air pur. Les Chinois donnent de l'air à leurs vers à soie au moyen de grands éventails en feuilles de palmier.

Note 6. PAGE 61, VERS 9.

Et sur leurs corps rampants l'active maladie
Jette cent maux divers, dans sa marche agrandie.

De toutes les maladies qui affectent le ver à soie, la plus singulière, la plus désastreuse est celle connue sous le nom de *muscardine*. Cette maladie paraît due à la présence d'un végétal microscopique (*botrytis Bassiana*) de la famille des *mucédinées*, dont le germe se développe dans le corps de l'insecte en une multitude de ramifications qui ne tardent pas à le faire périr. Ces nombreux rameaux, développés à la surface de la peau sous la forme d'un duvet blanc, poussent de nouveaux germes reproducteurs, qui s'implantent dans le corps des chenilles voisines, et propagent ainsi la maladie par voie de sémination. On sait que quelques maladies cutanées de l'homme sont aussi attribuées à des végétations parasites (*mycodermes*), depuis que les micrographes semblent s'attacher à découvrir tout un nouveau règne végétal dans les produits si complexes de la pathologie.

Note 7. PAGE 63, VERS 7.

Réchauffés avec art, tes élèves contents
Des bienfaits de l'été jouissent au printemps.

Les degrés de chaleur les plus favorables à la santé des vers à soie sont les suivants :

Dans le Ier âge,	19	degrés R.
Dans le IIe,	19 à 18	degrés
Dans le IIIe,	18 à 17	degrés
Dans le IVe,	17 à 16	degrés

Les variations subites de température sont toujours nuisibles aux vers à soie; cependant il est moins dangereux que le thermomètre descende d'un ou de deux degrés que s'il venait à s'élever au-dessus de la température prescrite : le refroidissement de l'atelier est surtout contraire aux insectes qui vont passer d'un âge à l'autre.

Note 8. PAGE 63, VERS 15.

Ou qu'un crible mobile, en cercle s'agitant,
Le laisse aux airs flotter comme un grêlon flottant.

L'emploi du crible a été adopté de nos jours, à l'exemple de M. Camille Beauvais, par quelques cultivateurs éclairés, pour distribuer plus également la feuille. Il faut couper les feuilles, dit le livre intitulé, *Nong-sse-pi-yong*, en filaments menus avec un couteau bien aiguisé, et les répandre par couches légères au moyen d'un tamis à larges trous... Si l'on ne faisait pas usage d'un tamis, les feuilles ne seraient pas distribuées également; si elles n'étaient pas réparties d'une manière égale, les vers à soie n'en mangeraient pas tous une égale quantité.

Note 9. PAGE 65, VERS 1.

De l'olive surtout crains les flots onctueux.

Une expérience facile démontre la vérité de ce précepte : si l'on passe un petit pinceau trempé dans l'huile sur les stigmates ou voies respiratoires du ver à soie, l'air étant intercepté, l'insecte ne tarde pas à mourir asphyxié.

Note 10. PAGE 67, VERS 1.

Crains la flûte sonore et la trompe éclatante.

« Les vers à soie, dit le livre chinois *Thsi-ming-yao-chou*, aiment naturellement le repos et craignent les cris bruyants ; c'est pourquoi leur maison doit être tranquille et exempte de tout bruit..... Dans une maison tranquille et retirée, ils ne seront point importunés par les cris et les clameurs des hommes. »

Traduction de M. STANISLAS JULIEN.

Note 11. PAGE 69, VERS 7.

Enfin repousse encor cette affreuse mégère,
D'un funeste avenir sinistre messagère,
Ou crains de sa vieillesse, à son fatal déclin,
Et la triste chanson et le regard malin.

« Les vieilles femmes sont très-redoutées des éducateurs supersti-

tieux des Cévennes ; il y en a qui n'en laissent entrer ni vieilles, ni jeunes, dans leurs ateliers (excepté leurs aides) : les premières, parce qu'elles jettent des sorts, et les autres parce qu'elles peuvent se trouver dans une circonstance telle que leur émanation serait funeste aux jeunes vers. »

D'HOMBRES FIRMAS, *Recueil de mémoires de physique*. Nîmes, 1838.

Note 12. PAGE 73, VERS 3.

L'un efface à tes yeux la blancheur de nos laines.

Ce qui ajoute aujourd'hui à la valeur des variétés à cocon blanc, c'est que l'on assure que les étoffes fabriquées avec des cocons jaunes, dont la soie a été blanchie, reprennent, au passage de la Ligne, une fausse nuance de leur couleur primitive. Ce fait a besoin d'être constaté.

Note 13. PAGE 73, VERS 4.

Et l'autre prend l'éclat des verdoyantes plaines.

Cette variété de ver à soie à cocon vert, qui, d'après nos observations, n'offre d'autre particularité que sa couleur, était connue en Italie longtemps avant Vida. On lit dans le poëme de Lazzarelli, intitulé *Bombyx*, publié avant l'an 1500, que les cocons à soie verte étaient les plus estimés :

« *Sunt qui album, sunt qui croceum, sunt quique rubentem,*
Subviridem quidam contextunt stamine telam :
Subviridis color ante alios laudatur in illis. »

Note 14. PAGE 73, VERS 9.

Et bientôt les paniers, à vos bras enlacés,
Fléchiront sous le faix des tributs amassés.

Une once de graine de vers à soie (31 gram.) renferme 40,000 œufs. Or, en évaluant à 200 cocons le poids d'une livre (demi-kil.), le plus haut produit auquel on puisse atteindre est de 200 livres (100 kil.), lorsqu'il ne survient aucun accident dans le cours de l'éducation. L'éducateur le plus habile ou le plus heureux est celui qui approche le plus de ce résultat avec le moins de dépenses.

Le rapport de la feuille consommée à celui des cocons obtenus diffère sensiblement d'une contrée à l'autre; il peut même varier dans chacune selon la température de l'année.

Note 15. PAGE 75, VERS 1.

Forme trois lots brillants du trésor recueilli :
Le premier doit orner l'autel enorgueilli,
Le second reproduit ta race toujours pure.

Le choix des cocons mis en réserve pour reproduire la graine est une opération importante; outre le soin qu'il faut avoir de les prendre un à un, d'examiner s'ils sont fermes, sonores, d'un tissu serré et d'une forme régulière, nous recommandons aux cultivateurs de prendre les vers qui, dans les mêmes circonstances, ont toujours fait leurs mues les premiers, et de les faire filer à part. Ces vers à soie, qui ont montré le plus de vigueur, donnent naissance à des êtres plus robustes. Douze onces de cocons produisent à peu près une once de graine.

Note 16. PAGE 75, VERS 8.

Un seul être suffit pour léguer l'existence
A cent êtres nouveaux. . . . .

Les auteurs ne s'accordent pas sur le nombre d'œufs que produit la femelle du ver à soie. Augustin Gallo, dans son traité d'agriculture, *le dieci giornate*, publié au XVIe siècle, et Olivier de Serres, dans son livre intitulé, *La Cueillete de la soye*, imprimé en 1599 (1), disent, l'un et l'autre, que la femelle de cet insecte ne pond que cent œufs. Malpighi porte ce nombre de trois cent quatre-vingt-quinze à cinq cent seize. Les livres chinois, traduits par M. Stanislas Julien, rapportent qu'elle pond environ deux cents œufs. Le fait est que quarante-huit phalènes ont pondu, sous nos yeux, vingt et un mille quatre cents œufs, ce qui porte à près de quatre cent cinquante la ponte moyenne de chaque mère. Une multitude de circonstances peuvent influer sur cette production. Tous les œufs renfermés dans les trompes ne sortent pas; ils sont souvent arrêtés dans le tronc de l'ovaire par un suc visqueux qui s'y épaissit. Toutes les races, non plus, ne sont pas également prolifiques.

Note 17. PAGE 75, VERS 9.

. . . . . . Puis enchaîne avec art,
A l'aide d'un long fil que dirige un long dard,
Ces globules mouvants, ...

Les éducateurs modernes n'approuvent point cet usage de passer une aiguille sur le côté des cocons et de les réunir par un fil en forme de chapelet. La piqûre de l'aiguille, en donnant accès à l'air, peut nuire à la chrysalide. Il est mieux d'étaler les cocons en couches très-minces sur des claies de roseaux, garnies de papier, pour que l'air dissipe l'humidité qui en émane.

(1) Voyez mon édition annotée de cet ouvrage; Paris, 1843.

Note 18. PAGE 81, VERS 8.

Ainsi les habitants de la froide Pallène
Plongent neuf fois leur corps dans le gouffre des mers,
En ressortent ailés et planent dans les airs.

« Esse viros fama est in Hyperboreâ Pallene,
Qui soleant levibus velari corpora plumis,
Cùm Tritoniacam novies subiere paludem. »
OVID. *Met.* lib. IV.

« Dans le nord de l'Épire, à Pallène, dit-on,
En se plongeant neuf fois dans le lac de Triton,
On en sort revêtu d'une plume légère. »
Trad. de DE SAINT-ANGE.

Note 19. PAGE 81, VERS 11.

Dirai-je quelle ardeur le ver changeant déploie
Pour rompre les liens de sa prison de soie?

Un poëte dont les travaux ont été tout à la fois l'objet de trop de louanges et de trop de critiques, le malheureux Roucher, a développé avec beaucoup de charme les mêmes idées, lorsqu'il dit en parlant du ver à soie :

« Il frappe à coups pressés la jalouse clôture,
Il la brise, il en sort; docile à la nature,

Qui l'appelle à sa fin par l'attrait des désirs,
Il s'avance au trépas en cherchant les plaisirs.
Il voit bientôt, il joint son amante immobile,
L'échauffe en la frappant de son aile débile,
L'ombrage, la remplit de sa fécondité,
En flots d'amour s'épuise, et meurt de volupté. »
. . . .

Les Mois, chant II.

Note 20. PAGE 85, VERS 22.

. . . ., sa compagne craintive
Expire à ses côtés, en semant alentour
Les germes précieux qu'enfante leur amour.

Le papillon femelle se distingue facilement par sa grandeur et par la grosseur de son abdomen, qui est presque le double de celui du mâle; il a, en outre, les antennes moins pectinées que celles de ce dernier.

Note 21. PAGE 87, VERS 19.

Ainsi que la chaleur le froid leur est hostile.

La question de savoir quelle est la plus basse température que l'embryon du ver à soie peut supporter n'étant pas complétement résolue, tous les faits qui tendent à éclairer cette question méritent d'être signalés. Déjà, pendant l'hiver de 1830, je soumis des œufs de ce bombyx à un froid de 18 à 20° R. sans que le germe en souffrît d'une manière sensible : tel est le fait consigné dans mes notes aux *livres chinois*, traduits en français par M. Stanislas Julien, que j'ai re-

produits et annotés en langue italienne (1). Depuis lors, une seconde expérience m'a offert le même résultat : au mois de novembre 1837, j'introduisis une once de graine de vers à soie dans un bocal de verre garni, à son orifice, d'une toile à jour, et, pour exposer cette graine à toutes les vicissitudes atmosphériques, je fixai le bocal contre la muraille extérieure du chalet que je possède sur le plateau du Mont-Cenis à 2066 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ces œufs de vers à soie, en butte à l'action d'un hiver des plus rigoureux, subirent un froid prolongé de plus de 20° R. Retirés au printemps suivant, leur éclosion fut aussi égale, aussi complète que celle des œufs que j'avais tenus constamment à une température au-dessous de zéro. D'après ces faits, peut-être obtiendrait-on, si l'on soumettait les œufs de plusieurs générations successives à un froid naturel aussi intense, une race plus robuste, plus rustique et plus adaptée aux climats rapprochés de la limite où le mûrier cesse de prospérer.

Note 22. PAGE 89, VERS 13.

Quand la jeune victime, offerte aux immortels,
Aura baigné de sang le marbre des autels,
De ses flancs déchirés, ô prodige admirable !
Tu verras naître en foule une troupe innombrable
De légers vermisseaux. . . . .

Les meilleurs esprits payent un tribut à leur siècle ; aussi ne faut-il point s'étonner de ce que Vida partage l'opinion des anciens, qui croyaient à la production des êtres par la corruption. Voici ce qu'Olivier de Serres écrivait à ce sujet, longtemps après le poëte de

(1) *Dell' arte di coltivare i gelsi et di governare i bachi da seta secondo il metodo chinese. Versione italiana con note e sperimenti* Turin, 1837.

Crémone. Il serait puéril, dans l'état actuel de nos connaissances, de réfuter une pareille erreur.

« Ici est à propos de monstrer le subtil artifice que l'homme a inuenté pour reparer le defaut de la graine et semence des Vers-à-soye, auenant qu'elle soit perdue. Chose tiree des secrets de Nature et recerchee auec grande curiosité, semblable à la production des mousches à miel, dont les Anciens ont escrit, comme j'ay dit ci deuant. Au Printemps vn jeune veau est enfermé dans vne estable, petite, obscure, seche, et là nourri auec la seule fueille de Meurier vingt jours durant, sans nullement boire, ni manger autre chose durant ce temps-là ; au bout duquel est tué, et mis dans vne cuue pour y pourrir. De la corruption de son corps sort abondance de Vers-à-soye, qu'on prend auec des fueilles de Meurier s'y attachans ; lesquels nourris et esleuez selon l'art et commune façon, produisent en leur temps et soye et semence comme les autres. Aucuns raccourcissans la despence et le chemin, de telle inuention, en ont tiré ceste-ci. De la cuisse d'vn veau à laict vne roüelle pesant sept ou huict liures, est prinse, et mise pourrir en caue fresche, dans vn vaze de bois, parmi de la fueille de Meurier, à laquelle les Vers-à-soye sortans de ladite chair, s'attachent : d'où tirez, sont traittez comme dessus. Ie vous représente ces choses sous le credit d'autruy, en attendant que la preuue me donne matiere de vous asseurer de ce qui en est. Me plaignant auec Pline, en cest endroit, de nos predecesseurs, comme il faisoit des siens, en ce qu'ils disoient, le vaze de lierre ne pouuoir contenir le vin, et pas-vn d'eux n'en auoir fait l'experience. A ce que se rencontrant vraie telle creation de Vers-à-soye, et y treuuant de l'auantage, soions deliurez de la peine d'en enuoier cercher la semence en Espagne et ailleurs, chacun an, renouuellant le souci de s'en pouruoir. S'il est question de discourir là-dessus, diray, tel engendrement de Vers-à-soye n'estre mescroiable, puis que de toutes choses, en se corrompans, se void tous les jours sortir des vermines, diuerses selon les diuersitez des matieres. Et soient viures, habits, meubles, jusques aux bois, par tout, en la terre, en l'eau, en l'aer, en lieu humide, en sec, treuue-on que Nature cree des bestioles, vermisseaux, mouscherons, auec autant d'admiration, qu'admirable est le Createur du monde. »

Note 23. Page 91, vers 11.

De l'ardente chaudière elles font voltiger
Leurs fils aériens sur un disque léger.

« La facilité avec laquelle on dévide le fil des coques de ver à soie pourrait faire prendre une fausse idée de leur construction; elle dispose à les regarder comme une espèce de peloton creux, dont le vide est occupé par la chenille ou par la chrysalide. Si pourtant on observe l'ordre dans lequel le fil se détache, on se fera une idée plus juste de son arrangement; on verra bientôt que chaque tour du fil n'entoure pas la circonférence entière de sa coque, comme chaque tour du fil d'un peloton; que le fil de soie forme des zigzags sur la surface de la coque; qu'après avoir fait plusieurs de ces zigzags assez serrés les uns contre les autres, dans un petit espace, près d'un bout ou du milieu, il va subitement en faire de pareils à quelque distance de là, et quelquefois à l'autre bout. »

De Réaumur, *Mém. pour servir à l'hist. des insectes.*

Note 24. Page 93, vers 9.

De ces légers tissus contemple la beauté,
La force, la souplesse et la diversité.

Delille a dit avec sa grâce accoutumée :

« L'étoffe obéissante en cent formes se joue,
Se développe en schall, en ceinture se noue,
Du pinceau, de l'aiguille emprunte les couleurs,
Brille de diamants, se nuance de fleurs,

En longs replis flottants fait ondoyer sa moire,
Donne un voile à l'amour, une écharpe à la gloire;
Ou plus ambitieux en son brillant essor,
Sur l'aimable Vaudchamp va s'embellir encor. »

L'Imagin., ch. I.

Note 25. PAGE 95, VERS 3.

Et, comme la toison qu'une flotte intrépide
Jadis alla chercher aux champs de la Colchide,
Son reflet le dispute au doux reflet des cieux.

Un habile orientaliste, Joseph Hager, a conjecturé, comme l'avait déjà fait Marco Polo, que la conquête de la toison d'or, par les Argonautes, sur laquelle on a tant écrit et si peu conclu, pourrait n'être qu'une image poétique de l'importation, chez les Grecs, de la soie ou des étoffes de soie. Le mot *toison*, dit Hager, est le nom même de l'idée par laquelle les anciens et les modernes ont cru devoir désigner la soie; c'était pour eux comme pour nous la couverture, le voile, l'habit par excellence; le mot générique couverture, toison était chez les Latins un nom de la soie, c'était *vellus*, d'où vient le mot *velours*. La toison qu'emportèrent les Argonautes était d'or : c'est que la soie écrue est couleur d'or; c'est qu'elle s'est vendue au poids de l'or; c'est qu'enfin elle s'unit à l'or, et que les plus précieuses étoffes étaient fort anciennement en soie tissue ou brodée, ou autrement couverte d'or. L'habit médique, si connu en Grèce, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, était tissu d'or et de soie. Tarquin l'ancien, à son triomphe, était vêtu d'or et de soie; le voile de Cléopâtre était un réseau de soie. La toison d'or était suspendue à un arbre; ce n'était donc pas de l'or recueilli dans les eaux courantes avec des toisons de brebis ou avec des étoffes de laine; mais on regardait la soie comme une production végétale de certains arbres, parce qu'il y a des contrées où la chenille qui fait la soie ne quitte pas l'arbre qui la nourrit.

L'histoire du bélier de Phryxus est une fable démentie par Diodore et Paléphate. Elle se dément elle-même : la même peau d'une seule brebis n'aurait pu être suspendue, comme on l'a dit de la toison d'or, à plusieurs arbres à la fois. De toutes ces observations, Hager conclut que la toison d'or était la soie, et que les Grecs la reçurent du pays de la soie, de la Sérique, autrement de la Chine, par le moyen des Argonautes.

Note 26. PAGE 95, VERS 10.

Les Sères n'ont plus seuls tant de trésors divers.

L'industrie de la soie, exercée depuis les temps les plus reculés chez différents peuples de l'Asie, et principalement chez les Chinois, a parcouru diverses contrées de la terre, dans l'ordre suivant :

Au VIe siècle, le ver à soie parut pour la première fois en Europe, sous le règne de Justinien. Deux moines de l'ordre de Saint-Basile avaient rapporté, de la Perse à Constantinople, des œufs de cet insecte, cachés mystérieusement dans le creux de leur canne.

Au IXe siècle, les Maures, qui, antérieurement à cette époque, avaient introduit le ver à soie sur les côtes d'Afrique, le propagèrent dans les provinces de la péninsule hispanique qui étaient sous leur domination.

Au XIIe siècle, Roger II, premier roi de Sicile, introduisit dans ses États l'arbre et l'insecte producteurs de la soie, qu'il avait apportés du pays connu des anciens sous le nom de Péloponèse, et plus tard sous celui de Morée, lorsque le mûrier y fut généralement cultivé.

Aux XIIIe et XIVe siècles, l'industrie de la soie, déjà pratiquée dans la Calabre, s'étendit progressivement dans toute l'Italie, et parvint jusqu'au pied des Alpes, sous le règne d'Amédée V de Savoie et de Sybille de Baugé.

Au commencement du XIVe siècle, à l'époque où Clément V transféra

le saint-siége à Avignon, le mûrier fut planté pour la première fois dans le voisinage de cette ville, d'après le témoignage de quelques historiens.

Au xv[e] siècle, le mûrier, rapporté de l'Italie par des seigneurs qui avaient suivi Charles VIII à la conquête de Naples (1484), se multiplia dans le Dauphiné, non loin de Montélimar.

Au xvi[e] siècle, le mûrier continua à se répandre en France. Sous le règne de Henri IV, cet arbre se propagea principalement dans le Languedoc, la Provence, la Touraine et jusque dans le jardin royal des Tuileries. — Le mûrier planté, dans le même siècle, aux environs de Genève, y prospéra pendant plus d'un siècle et demi. — Des plantations furent faites dans la Moscovie méridionale par le czar Gabriel Iwanowitch.—En 1548, le mûrier noir passa de l'Italie en Angleterre, et, en 1696, le mûrier blanc y fut apporté de la Chine. — L'Amérique du Nord se couvrait aussi de mûriers. Un seul village, au Mexique, récoltait deux mille livres de soie par année (1).

Dans les deux siècles suivants, et de là jusqu'à nous, l'art de produire la soie pénétra, avec plus ou moins de succès, dans la Belgique, la Prusse, dans toute l'Allemagne, et jusque dans la Suède et la Géorgie; mais cette industrie ne se fixa que dans les contrées où le climat permet au mûrier de se revêtir d'un double feuillage chaque année. Partout ailleurs la production de la soie ne peut être qu'un sujet de récréation ou de curiosité.

Note 27. Page 97, vers 1.

Sérius gouvernait l'opulente contrée,
Du nom de sa famille à jamais illustrée.

Un historien qui vivait au iv[e] siècle, Ammien-Marcellin, signale les Sères ou habitants de cette contrée, comme un peuple doux et pacifique, qui, évitant d'avoir aucune hostilité avec ses voisins, était exempt des misères et des alarmes de la guerre, et qui, n'é-

(1) Lettre de don Juan de Zarate à Philippe II, 1554.

tant point dans la nécessité de se servir d'armes offensives, ne les connaissait même pas. Il le représente comme passant sa vie dans la plus parfaite tranquillité et le plus délicieux repos, au milieu de riches plantations rafraîchies par des vents légers, et où le sol fournit une laine si douce, qu'après avoir été arrosée d'eau et peignée, elle forme des tissus semblables à de la soie. Les Sères, ajoute cet historien, sont si réservés dans leurs transactions avec le reste du monde, que, lorsque des étrangers leur demandent de la soie ou toute autre denrée, ils considèrent en silence le prix offert et consomment le marché sans échanger une parole.

Note 28. Page 97, vers 11.

Roidis par la douleur, ses membres allongés
S'étendaient vers le ciel, en peuplier changés.

Les Grecs, qui avaient feint que des nymphes vivaient avec les arbres, cachaient peut-être sous cette fiction la connaissance qu'ils avaient eue, longtemps avant les modernes, du mouvement de la sève, ce fluide qui, absorbé par les feuilles et les racines, court du pied de l'arbre à la tige, aux rameaux et au feuillage. Ils prirent ses feuilles pour une chevelure, ses fleurs pour une couronne d'hyménée, ses fruits pour des enfants suspendus au sein maternel, et son bruit pour des soupirs.

Note 29. Page 99, vers 3.

Confidents de ses maux les bords de l'Œnotrie
Deviennent désormais sa nouvelle patrie.

« Il est un lieu (les Grecs le nomment Hespérie),
Pays riche et peuplé d'une race aguerrie ;

Les fiers OEnotriens l'habitaient autrefois ;
Italus, après eux, le soumit à ses lois,
Et l'Italie enfin est le nom qui lui reste. »

Delille, trad. de l'*Énéide*, liv. I.

Note 30. PAGE 99, VERS 9.

Ses vœux sont exaucés. Tout à coup de ses yeux
Jaillissent deux torrents dont les flots soucieux
Grossissent de l'Adda les eaux tumultueuses,
Et vont se perdre ensemble aux rives tortueuses.
Du profond Eridan. . . . .

Vida a imaginé de faire dériver du nom de Sérius celui de *Serio*, que porte une petite rivière qui sort du Val-de-Seriana, dans le Bergamasque, aux confins de la Valteline, et se jette dans l'Adda, au-dessus de Pizzighetone, dans le Crémonais.

Note 31. PAGE 99, VERS 15.

Et, fécondant les dons de Flore et de Pomone,
Il baigne les remparts de la noble Crémone.

Crémone est la cité natale de Marc-Jérôme Vida.

Le P. Nicéron, Tadisi et Morcri l'y font naître en 1470, Corniani et la Biographie universelle en 1490, et l'abbé de Latour, auteur d'une très-bonne traduction en prose de la Christiade, fixe cette époque à l'année 1505. Sa mort, dont la date est plus certaine que celle de sa naissance, eut lieu à Albe, le 27 septembre 1566. — Une médaille frappée à Crémone porte l'effigie de ce prélat avec ces mots : *Non stemma sed virtus.*

L'Arioste a dit, en parlant du chantre de Crémone :

« . . . . il Vida Cremonese
D'alta facondia inessiccabil vena. »
Orl., chant 46.

Note 32. PAGE 101, VERS 11.

O généreux mûrier ! prête-leur ton ombrage,
Règne sur nos vallons. . . . .

Nous terminerons ces notes en présentant un tableau fidèle des bienfaits que l'introduction du mûrier a versés sur une contrée de la France, pour laquelle cet arbre est devenu une source de bien-être, comme il l'est pour d'autres pays qui en ont adopté la culture. « Au sommet des montagnes volcaniques du Vivarais, dit M. Aimé Martin, dans les entrailles mêmes de ses volcans, sur des torrents de laves sans culture et presque sans végétation, on voyait encore, il y a peu d'années, les restes de quelques peuplades à demi sauvages, dont la grossièreté et la férocité rappelaient les mœurs des vieux clans d'Écosse. Ces peuplades ne marchaient qu'armées, et leur misère était si grande, que la religion même n'avait pu les adoucir. Aujourd'hui tout est changé, plus d'hommes armés, plus de sauvages, plus d'homicides, mais aussi plus de terres en friche, plus de misère, plus d'isolement ; des chemins faciles se déroulent sur

ches villages s'élèvent sur les débris des
out vous trouvez l'aisance à la place de
ouveau peuple, ce n'est cependant
'abri d'un arbre inconnu des géné-

er tant de prodiges, il a suffi de
de sa chenille ; il faut voir le
coulées de laves rouges et
es de géants, semblables
encaissent les torrents
e sol du Vivarais. En face
s rangs de montagnes s'élèvent
larges gradins jusqu'aux Cévennes, qui
e pays a brûlé ; et, si les volcans se rallu-
us verrait autour d'elle soixante montagnes flam-
. Eh bien, ces montagnes, longtemps stériles, sont au-
l'hui plantées jusqu'à leur sommet ; ces plaines, longtemps in-
s, sont aujourd'hui vertes et fécondes ; chaque village a ses
tations ; les villes mêmes apparaissaient comme des corbeilles
erdure ; Aubenas est une charmante colline couverte de mai-
au milieu d'une prairie couverte de mûriers. Le mûrier est
ut ; on le croirait indigène, tant il se multiplie facilement.
spaces les plus étroits portent leur arbre.
nsi s'est transformé le Vivarais. Une culture nouvelle a changé
rt des femmes, et par les femmes s'est adoucie la brutalité
hommes. Voulez-vous civiliser un pays ? Donnez-lui une plante
aux pays voisins, d'une culture aisée et qui puisse occuper
emmes et les enfants. Avec cette plante vient le commerce,
le commerce viennent les chemins, avec les chemins viennent
dées ; le commerce enrichit, les chemins civilisent. Mais le fait
us glorieux et qui met dans tout son jour la gloire d'Olivier
erres, qui introduisit le premier le mûrier dans le Vivarais,
la situation des pays voisins. Lorsque l'on arrive au sommet
a montagne qui sépare Thuyé de la Narse, on trouve une vaste
de sapins, sombre rideau tiré aux limites des deux contrées,

le Vivarais et le Velay. Là, sous un âpre climat, expire l'arbre qui produit la soie; on entre dans un nouveau pays; les montagnes sont nues, les terres mal cultivées, plus de riants vergers, plus de plantations verdoyantes, plus de doux travaux pour les femmes, plus de feuilles à cueillir, plus d'insectes à soigner. Dès lors tout change, la beauté physique et la beauté morale disparaissent en même temps. Les femmes, écrasées sous les travaux des hommes, vieillissent avant l'âge; les hommes sont rudes et grossiers, les enfants laids et méchants; on dirait une autre race. Il n'y a cependant qu'un arbre de moins dans le pays. »

FIN DES NOTES.

OUVRAGES DE M. BONAFOUS,

QUI SE TROUVENT DANS LA MÊME LIBRAIRIE.

HISTOIRE NATURELLE, AGRICOLE ET ÉCONOMIQUE DU MAÏS; **un volume grand in-folio, avec 19 planches en couleur, d'après les dessins de *Redouté, Turpin*, etc., et retouchées au pinceau. Prix, 100 fr.**

« Parmi les ouvrages d'histoire naturelle les mieux exécutés et les plus utiles, il faut citer l'*Histoire naturelle du maïs* de M. Matthieu Bonafous. Le jury, mettant de côté les titres de l'auteur à la reconnaissance publique, ne s'est occupé que de l'exécution matérielle du volume, qui lui a paru digne d'éloges; texte, planches coloriées, gravures imprimées dans le texte, papier, tout lui a semblé réuni dans cet ouvrage pour s'associer aux talents du savant auteur et mériter une mention honorable. »

(Extrait du *Rapport du jury central des produits de l'industrie française en* 1839.)

Cet ouvrage a été traduit en arabe, par ordre du vice-roi d'Égypte.

TRAITÉ DE L'ÉDUCATION DES VERS A SOIE **et de la culture du mûrier, suivi de divers mémoires sur l'art séricicole; *quatrième édition* revue et augmentée, avec 5 planches gravées. Paris, 1840, in-8. 7 fr. et 9 fr.**

« La quatrième édition de cet ouvrage, qui est devenu le guide des éducateurs de vers à soie et des planteurs de mûriers, renferme plusieurs additions importantes (*Ann. de l'agr.*). »

LA CVEILLETE DE LA SOYE, **par la nourriture des vers qui la font; ouvrage d'Olivier de Serres, annoté par M. Bonafous. Paris, 1843, in-8. 2 fr.**



